

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

FLEURANGE.

LIX

(Suite et fin.)

Le marquis Adelardi disait parfois qu'il avait vu survenir dans sa vie tant de choses extraordinaires et imprévues, qu'il lui arrivait bien rarement d'être surpris de quelque événement que ce pût être. Le jour qui commençait devait cependant lui causer cette sensation d'une façon très-vive et deux fois répétée dans l'espace de quelques heures.

Il s'était levé, selon sa coutume, assez tard et déjeuner au coin de son feu, lorsqu'un billet lui fut remis, dont le premier effet fut d'amener la fin prématurée de ce repas à peine commencé. Après l'avoir lu, il tomba dans de profondes réflexions ; bientôt il se leva et arpenta la chambre avec agitation. Enfin il se rapprocha de la fenêtre et relut pour la seconde fois les lignes suivantes :

“ Mon excellent ami, .

“ J'ai changé d'avis. Je vous prie instamment, lorsque vous verrez le comte Georges, de ne pas prononcer mon nom devant lui, et surtout de prendre les plus grandes précautions pour qu'il ignore toujours le projet que j'avais formé et le voyage que j'ai accompli. Cela sera facile, car ici personne ne me connaît, et demain, avant la fin du jour, j'aurai quitté Pétersbourg. Tout vous sera expliqué ; mais, pour le moment, je vous écris ce qu'il est le plus nécessaire et le plus pressé que vous sachiez sans retard.”

Il avait beau lire et relire, telles étaient les paroles, signées *Fleurange*, qu'il tenait entre les mains.

Pour cette fois, le marquis était complètement dérouté. Rien, absolument rien ne lui venait à l'esprit qui pût motiver ce brusque changement, lorsque le succès de la requête présentée à l'impératrice la veille était assuré, et lorsqu'il avait un souvenir aussi vif que récent de sa conversation avec *Fleurange*, pendant laquelle, n'ayant plus rien à dissimuler, elle lui avait laissé voir naïvement toute la profondeur et la sincérité de ses sentiments pour *Georges*. Sa fermeté et son courage, il les connaissait de longue date, et l'idée de la voir reculer devant l'épreuve au dernier moment ne s'offrit pas même à sa pensée. Il y avait donc là un impénétrable mystère et il attendait avec impatience l'heure où il pourrait aller en demander l'explication promise. Mais auparavant, il fallait être fidèle à son rendez-vous avec *Georges*. Pauvre *Georges* ! il lui faisait maintenant une compassion nouvelle ; après s'être demandé la veille s'il était digne de la consolation qu'il allait lui apporter, il lui semblait maintenant qu'il ne saurait plus vivre sans elle, et qu'une nouvelle et plus effroyable sentence venait de frapper son ami ! Il allait donc s'acheminer vers la forteresse pour accomplir plus tristement que jamais près de lui le pénible devoir de son impuissante amitié, lorsqu'une autre lettre lui fut apportée.

Cette fois, la seule vue de cette seconde missive suffit pour le faire tressaillir, et il examina avec un étonnement extrême l'adresse et même l'enveloppe sur laquelle cette adresse était écrite, le cachet dont elle était scellée, le léger parfum qui s'en exhalait, tout était pour lui un sujet de surprise ; et, par exception, il n'était pas ici déraisonnable, comme il l'est souvent, de s'appesantir sur tous ces signes extérieurs avant d'en chercher l'explication en ouvrant la lettre. Le lecteur en jugera, lorsqu'il saura que le marquis *Adelardi* reconnaissait sur cette adresse l'écriture de son ami. Or, depuis que *Georges* était prisonnier, il n'avait eu ni la permission ni le moyen d'écrire ; en second lieu ce papier, ces armes empreintes sur le cachet, ce parfum, toutes ces choses appartenaient à une autre époque, et aucune de ces élégances du passé ne lui avait assurément été concédée en prison. Le seul aspect extérieur de cette lettre avait donc quelque chose d'inexplicable, et, lorsque enfin, il l'ouvrit pour y chercher le mot de l'énigme, voici ce qu'il y trouva :

“ Ami très-cher,

“ Au seul aperçu de cette lettre, avez-vous deviné son contenu ? Dans le cas contraire, apprenez que je suis libre, ou du moins que

je le serai demain ! Mais en attendant, j'ai déjà quitté l'affreuse chambre où vous m'avez laissé hier, et me voici, grâce aux soins du gouverneur de la forteresse, établi dans son propre appartement et entouré déjà de tous les charmants accessoires de la vie civilisée, dont je me croyais séparé à jamais, — accessoires qui sont pour moi l'aube du beau jour qui va se lever. Oui ! Adelardi, libre ! par la grâce de l'empereur, auquel je jure, avec empressement, de ne plus jamais conspirer de ma vie ; libre ! à deux conditions : l'une, de m'en aller vivre chez moi, en Livonie, pendant quatre ans : l'autre ; ... devinez-la ; elle n'est pas plus rigoureuse que la première : c'est d'en revenir à mes premières amours pour celle à qui je dois ma grâce : en un mot, de finir par mon commencement et de devenir l'époux de Vera de Liningen ! Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas là un dénouement qui pourrait figurer dans un roman ? Vous me l'aviez prédit, un jour, vous en souvenez-vous ? *Vous renoncerez à la folie qui vous tente et vous tiendrez la parole qui vous engage.* " J'étais loin de le croire alors, et, même maintenant, il est peut-être bon que cette jolie sirène soit à sept cents lieues de moi, car je ne sais ce que je ferais, si je me retrouvais sous la fascination de ce regard qui me faisait perdre la tête, tandis qu'en ce moment je suis tout au bonheur qui m'attend. Vera m'aime toujours ; elle est belle aussi, à sa manière, et surtout elle possède un charme qui efface pour moi tous les autres : elle a les beaux yeux de la liberté que je lui dois. Aussi ne suis-je point tenté de lui refuser cette main qu'elle veut bien accepter, ni même ce cœur un peu blasé, mais que remplit aujourd'hui une dose de reconnaissance assez forte pour ressembler beaucoup à l'amour qu'elle a le droit d'attendre.

" Au revoir, Adelardi ! Venez quand vous voudrez, je ne suis plus prisonnier, quoique je me sois engagé à ne sortir d'ici que pour me rendre à la chapelle de l'impératrice, où m'attendra celle qui doit ensuite partir avec moi pour l'exil mitigé auquel nous sommes condamnés."

Il serait difficile de rendre l'état étrange dans lequel la lecture de cette lettre — suivant l'autre de si près — jeta celui auquel elles étaient toutes les deux adressées. Il lui eût été impossible de dire s'il était content ou triste, indigné ou attendri, soulagé ou accablé par tout ce qu'il venait d'apprendre à la fois ; et quoiqu'il fût encore imparfaitement éclairé sur quelques-unes des circonstances qu'il désirait connaître, il comprenait pourtant maintenant que, d'une façon ou d'une autre, Fleurange avait été informée avant lui de la grâce accordée à Georges et des conditions dont elle était accompagnée. Il résultait de là une explication fort simple de son

billet, mais qui parut en même temps au marquis tellement généreuse, touchante et même sublime, que son intérêt tout entier se tourna avec une sorte de passion vers la charmante et noble fille, dont la lettre placée devant lui, à côté de celle de Georges, semblait faire ressortir par le plus grand contraste imaginable, la froide et égoïste légèreté de celui-ci. En tout cas, il n'avait plus en ce moment à s'occuper de lui, à qui tout semblait sourire, mais de celle qui, sans qu'il s'en doutât, s'immolait pour lui, aujourd'hui comme hier, avec un dévouement mille fois plus désintéressé et plus généreux encore qu'auparavant.

En ce moment, sa porte s'ouvrit et il fit une exclamation de joie et de bienvenue en entendant annoncer Clément. C'était précisément à lui qu'il songeait et à qui il voulait parler sans retard. Dès qu'il le vit, il s'aperçut toutefois qu'il ne savait rien. Clément, en effet, rentré la veille au soir fort tard et sorti avant le jour, n'avait point revu Fleurange depuis qu'il l'avait quittée au retour de l'hôpital. Il revenait maintenant des funérailles obscures et lointaines de son infortuné cousin, pour demander au marquis d'user de son influence afin de lui obtenir la permission de placer sur cette triste tombe une simple croix de pierre.

Mais il ne put entamer le sujet qui l'amenait, car le marquis était pressé d'aborder celui dont il était lui-même rempli, et avec une vivacité qui l'empêcha d'abord d'apercevoir l'effet qu'il produisait sur celui qui l'écoutait, il lui apprit que la grâce de Georges était accordée, et à quelles conditions. Clément demeura immobile, et pendant quelques instants l'excès de sa surprise l'empêcha de répondre. Cette nouvelle changeait si brusquement pour lui l'aspect de toutes choses, que son esprit se refusait à la comprendre. Il regardait donc le marquis avec une expression tellement singulière, que celui-ci en fut frappé, et il entrevit clairement en ce moment qu'il avait touché avec imprudence une fibre plus profonde et plus vitale qu'il ne le supposait.

— Pardonnez-moi, Dornthal ; je vous ai saisi beaucoup plus que je ne le voulais et que je ne m'y attendais.

— Oui, dit Clément d'une voix altérée, j'en conviens. Mais savez-elle déjà ce que vous venez de m'apprendre ?

Pour toute réponse, le marquis lui mit dans la main le billet de Fleurange.

Il le lut, on le devine, avec une émotion plus vive encore que celle qu'il venait d'éprouver, mais il sut mieux la maîtriser.

— Pauvre Gabrielle ! c'est là évidemment un premier et sérieux mouvement digne d'elle. Mais, dit-il avec un accent tout autre et où tremblait une indignation qu'il avait peine à réprimer

— je ne puis comprendre encore que ce... que le comte Georges consente sans hésiter à la condition *proposée*; car, en définitive, jamais je ne croirai que cette condition puisse lui être rigoureusement *imposée* par l'empereur, encore moins qu'elle soit acceptée par celle qui en est l'objet, s'il sait faire valoir comme il le doit les sentiments qui, de son côté, je le suppose au moins, l'empêcheront de souscrire.

Le marquis hésita un instant, puis il lui dit :

— Tenez, Clément, l'heure presse, il vaut mieux que vous sachiez toute la vérité sans retard.

Et il lui donna la lettre de Georges.

En la lisant, le mépris et la colère éclatèrent si vivement sur le visage de Clément, que le marquis demeura étourdi de l'éclat dont flamboya un instant son regard indigné. Il froissa la lettre et la jeta sur la table.

— C'était bien là, en effet, dit-il, ce que j'aurais dû attendre de l'homme dont vous me parliez hier ! O pauvre Gabrielle ! continua-t-il d'une voix tremblante d'émotion et de tendresse, c'est donc ainsi qu'ont été prodigués et perdus les chers trésors de ton cœur !

Il s'appuya sur la table et cacha sa tête dans ses deux mains. Pendant quelques instants, il y eut un silence que ni l'un ni l'autre ne cherchèrent à rompre.

Enfin Clément revint à lui :

— Monsieur le marquis, dit-il, encore une fois, pardonnez-moi ; je ne sais en vérité ce que vous penserez de moi après m'avoir vu tel que je viens de me montrer à vous. Au reste, peu importe, il ne s'agit pas de moi, mais d'elle. Il y a un point que je vous recommande et sur lequel je n'ai pas besoin d'insister : il faut qu'elle ignore le contenu de cette lettre : il faut que jamais elle ne le sache — *jamais*, entendez-vous ? — de quelle sorte était cet amour qu'elle croyait digne du sien.

Le marquis le regarda avec étonnement.

— Et c'est vous, Dornthal, dit-il, qui vous occupez ainsi avec tant de soin de ménager vis-à-vis de votre cousine le souvenir du comte Georges ?

Cette absence totale de vulgaire triomphe et d'égoïste espérance ajoutait une surprise notable de plus à celles de la matinée.

Clément ne remarqua ni l'accent d'Adelardi, ni l'expression bienveillante et affectueuse du regard qui accompagnait les paroles qu'il venait de dire.

— Je veux qu'elle souffre le moins possible, dit-il brièvement ; c'est là mon unique affaire et ma seule pensée.

Il se leva pour sortir.

Le marquis lui serra la main avec une effusion qu'il témoignait rarement, et lorsque Clément l'eut quitté, il demeura longtemps pensif.

Peut-être songeait-il en ce moment que la rencontre et l'étude d'un noble cœur valaient mieux que la plupart de celles qu'il avait recherchées et cultivées jusqu'à ce jour avec tant d'empressement.

LX

A son retour, Clément apprit que sa cousine l'avait déjà demandé plusieurs fois. Il monta sur-le-champ dans la pièce où elle se tenait. Son émotion, en la revoyant, quoique moins imprévues que toutes celles qu'il venait d'éprouver, fut plus profonde qu'il ne s'y attendait, car il ne s'était pas préparé au changement produit en elle par les heures qui venaient de s'écouler. Elle était cependant aussi calme et aussi résolue que la veille au soir, mais elle avait traversé pendant cet intervalle ce que l'on peut nommer l'agonie du sacrifice, cette heure d'ineffable souffrance, qui n'est pas celle où l'immolation de soi-même est acceptée, ni même celle où elle est consommée, mais cette heure intermédiaire où la répugnance lutte encore violemment contre la volonté. Et c'est bien, en effet, à cette place, dans l'ordre de ses souffrances, que celle-là a été endurée par notre Maître à tous, lorsqu'il s'est fait notre semblable.

Fleurange avait pris quelques instants de repos, une heure à peine, avant le jour. Le reste de la nuit elle l'avait passée tout entière à lutter ainsi avec sa souffrance. Les sanglots qui gonflaient son cœur, réprimés avec effort pendant son entretien avec Vera, elle les avait laissé éclater sans contrainte lorsqu'elle s'était retrouvée seule dans la nuit, et elle s'était livrée au vain soulagement de savourer à loisir l'amertume du sacrifice, en imposant silence à toute consolation, et en laissant presque les vagues du désespoir monter jusqu'à elle, et, sinon l'atteindre, au moins la menacer.

La chambre qu'elle occupait, plus vaste encore et plus somptueuse que celle de mademoiselle Joséphine (puisque c'était celle de la princesse Catherine elle-même), n'était éclairée que par une lampe qui brûlait devant les images saintes enchâssées dans l'or et l'argent, et placées dans un angle selon l'usage russe.

Fleurange s'était jetée sur un canapé et là, pendant longtemps, la tête cachée dans les coussins, ses longs cheveux épars, ses mains

couvrant son visage inondé de larmes, elle avait exhalé sa douleur sans faire aucun effort pour la modérer.

Une fois dans sa vie déjà, elle s'était livrée à ce genre de douloureux transport. C'était — avec bien moins de raison sans doute — deux ans auparavant, durant les premières heures qui avaient suivi son départ de Paris, lorsqu'il lui avait semblé qu'elle était seule au monde et que toutes les joies de la vie étaient à jamais finies pour elle. Cette fois là, ceux qui n'ont pas oublié le début de cette histoire se souviennent peut-être que la vue d'une étoile, apparaissant soudainement à ses yeux, dans le ciel éclairci, lui avait apporté un message de paix. Dieu sait ainsi, quand il lui plaît, donner une voix à tout dans la nature, et parler à ses créatures par les œuvres de ses mains, ou même des leurs.

Une impression du même genre amena en ce moment un premier apaisement de la tempête qui bouleversait son âme tout entière.

En relevant tout d'un coup la tête, après être demeurée longtemps dans l'attitude que nous venons de décrire, ses yeux se portèrent naturellement vers l'angle éclairé de la chambre où la lampe allumée devant les images faisait étinceler la plus riche d'entre elles. Dans ces images grecques, on le sait, les têtes peintes sur la toile se détachent seules de l'or et des pierreries qui les entourent. Celle qui attirait en ce moment le regard de Fleurange, c'était l'image du Christ, c'était ce visage sacré, dont le type est connu de tous ceux qui ont vu des représentations de l'art bysantin. Ce visage long et grave, ces yeux doux, calmes et profonds dont l'effet saisissant et mystérieux est mille fois supérieur à tout ce que peut produire la simple reproduction de la beauté humaine. Cette impression, qu'un pieux amour de l'art suffit pour faire comprendre, était accompagnée pour Fleurange d'un vif souvenir d'enfance. Elle avait souvent prié devant une image de cet aspect dans l'église de Santa Maria al Prato. Elle attachait maintenant ses yeux sur les yeux divins, fixés sur elle, et peu à peu, il lui sembla que ce doux et puissant regard pénétrait jusqu'au fond de son âme et y portait une consolation soudaine, merveilleuse et inexprimable. Elle demeura comme saisie et quittant peu à peu l'attitude qu'elle avait gardée jusque-là, elle resta quelque temps assise, les mains jointes. Bientôt, les yeux toujours fixés sur l'image sainte, elle tomba à genoux, et inclinant la tête, elle demeura longtemps plongé dans un recueillement profond. Sa douleur immodérée semblait s'apaiser et changer de caractère. Ses larmes, sans cesser de couler, cessèrent d'être amères, et leur objet se transforma, car, dans la douceur de ce

regard majestueux, elle su lire un reproche, et elle avait su le comprendre ! . . .

— O mon Sauveur et mon Dieu ! pardon ! s'écria t-elle avec ferveur, en courbant son front jusqu'à ce qu'il touchât la terre.

Pardon ! Oui, malgré la pureté, malgré la piété, malgré la droiture de son âme, cette parole, Fleurange aussi avait à la dire, et à comprendre qu'elle renfermait pour elle l'apaisement et la paix.

Elle l'entrevit pour la première fois en ce moment. Une lueur jamais aperçue, commença à se lever dans son âme, comme la faible blancheur de l'aurore qui précède le jour, et sa douleur lui apparut comme la punition d'un oubli, ses larmes, comme une expiation.

Ces pensées étaient encore confuses, mais leur influence était déjà bienfaisante, et bientôt elle sentit naître véritablement en elle-même cette force et ce courage dont, pendant son entretien avec Vera, elle n'avait eu que l'apparence extérieure. Elle avait toujours été capable d'agir en dépit de la souffrance. Maintenant, elle commença à la comprendre et à la vouloir.

La nuit était fort avancée, mais elle ne sentait pas le besoin du repos, et, avant de le chercher, elle voulut donner à son esprit et à son cœur, plus fatigués mille fois que son corps, celui dont ils avaient besoin. Sous l'influence de tous les incidents et de toutes les émotions diverses de cette journée, elle écrivit à la mère Madeleine une lettre qui en était le récit fidèle.

Sa joie du matin, son sacrifice du soir, son désespoir à peine apaisé de la nuit, rien ne fut caché ou supprimé, pas même une nouvelle et ardente aspiration vers ce cloître d'où elle croyait ne plus pouvoir être repoussée désormais, et qui lui semblait en ce moment l'unique refuge de son cœur brisé.

Il y a un certain art à lire dans le cœur des autres, mais il y en a un non moins grand à savoir faire lire dans le sien, et celui-là Fleurange le possédait au suprême degré, vis-à-vis de cette grande âme, qui, de loin comme de près, veillait près de la sienne.

Cet épanchement la soulagea. Elle dormit ensuite quelques heures, et, à son réveil, la lettre que le marquis Adelardi venait de lire et de communiquer à Clément fut écrite et envoyée sans faiblir.

Mais une telle nuit avait laissé sa trace. Les yeux rougis de Fleurange, ses traits altérés, ses lèvres pâles et tremblantes, l'expression douloureuse de ses yeux, furent pour Clément les indices d'une souffrance qui était pour lui-même un intolérable supplice. Il eût voulu la lui épargner aux dépens de sa vie, et il était permis de dire qu'il l'avait prouvé. Mais maintenant que rien ne lui impo-

sait plus le difficile devoir d'appeler pour elle de tous ses vœux le bonheur qu'elle attendait de la tendresse de l'autre, le cri impétueux de son propre cœur se faisait entendre avec une puissance presque irrésistible, et jamais Clément ne se montra plus maître de lui que dans cette matinée, où il lui fallut arrêter l'impulsion qui l'eût mille fois jeté aux pieds de sa cousine, et où il parvint à dominer le désir passionné de lui dire qu'elle aimait et pleurait un ingrat, et qu'elle était elle-même plus ingrate encore que lui !

Au lieu de cela, ils se serrèrent la main en silence. Fleurange vit qu'il était instruit de tout et fut soulagée de n'avoir rien à lui apprendre. En peu de mots, ils eurent réglé ce qui concernait leur départ, et Clément lui promit que, dans vingt-quatre heures, ils, pourraient se mettre en route.

Sur ces entrefaites, mademoiselle Joséphine parut, et Clément, trop préoccupé pour user de circonlocutions, lui annonça tout simplement, sans autre explication, le changement survenu dans les intentions de sa cousine. Mais, lorsqu'au comble de la joie, Joséphine s'écriait : " Elle repart avec nous !.. O mon Dieu ! quel bonheur ! ..." Clément fronça le sourcil et lui serra la main d'une façon si expressive, que la pauvre demoiselle s'arrêta tout court, et selon sa coutume, renferma son exaltation dans un mutisme complet, en se disant qu'un jour viendrait peut-être où elle comprendrait toutes ces inexplicables choses, et entre autres pourquoi, lorsqu'elle pleurait du départ de Gabrielle, il avait fallu lui dissimuler son chagrin, et pourquoi, maintenant qu'elle restait, il ne lui était pas permis de témoigner sa joie.

— Tout cela est fort bizarre... j'ai toujours l'air de frapper à faux. Et cependant, Clément, permettez-moi de vous le dire, je soupçonne, que, quant à ce M. le comte Georges, c'était moi, et moi seule qui avait raison.

Cette dernière réflexion ne lui échappa, comme de juste, que plus tard, à l'heure des épanchements particuliers qu'elle se procurait toujours de temps à autre avec Clément, et nous devons ajouter que le sourire qui l'accueillit la dédommagea du froncement de sourcil que nous venons de noter.

La soirée s'écoula presque en silence. Le marquis Adelardi la passa avec eux, et le maintien calme et simple de Fleurange, tandis que l'effroyante altération de ses traits ne permettait pas de se méprendre sur l'étendue de sa souffrance, redoublèrent l'enthousiasme qu'elle lui inspirait et qui devenait peu à peu une amitié solide et destinée à laisser dans sa vie une trace durable et bien-faisante.

Avant de se séparer, Clément et sa cousine échangèrent quelques paroles sur les tristes funérailles de Félix. Aucun acte religieux n'avait pu les accompagner, mais le marquis Adelardi venait de promettre qu'il obtiendrait la dernière faveur sollicitée par Clément et qu'une croix de pierre marquerait la place où il reposait ; le lendemain matin une messe serait célébrée pour lui dans l'église catholique.

— Nous assisterons à cette messe ensemble, dit Fleurange.

— Oui Gabrielle, j'y comptais.

Le lendemain, en effet, Fleurange et son cousin étaient prosternés de bonne heure au pied de l'autel de la grande église catholique, située sur la Perspective de Newsky. Après tout ce qui avait troublé et bouleversé l'âme de la jeune fille depuis la veille, ce fut un moment de triste et consolant repos.

Ce long voyage, après tout, malgré l'amère déception, malgré la douleur, malgré le sacrifice qui l'attendait à son terme, elle ne l'avait pas accompli en vain ! Celui dont elle avait consolé l'heure dernière, celui pour qui ils priaient en ce moment avait emporté la trace bénie de sa présence dans les régions dont le repentir ouvre l'entrée ! Le repentir ! salut de l'âme qui le ressent, bénédiction de l'âme qui le seconde, joie mystérieuse des anges qui l'inspirent et l'accueillent comme l'une des allégresses de leur béatitude éternelle !

Ils sortaient de l'église et ils descendaient lentement la longue avenue bordée d'arbres, nommée la Perspective de Newsky, lorsque leur marche fut arrêtée par une foule assez nombreuse qui stationnait en face de la grille du palais Anitschkoff, devant lequel ils allaient passer.

Fleurange, livrée à ses pensées, marchait sans regarder autour d'elle, et Clément, de son côté, était fort distrait, lorsqu'une émotion semblable à celle d'une secousse électrique les fit tout d'un coup tressaillir tous les deux :

— Les mariés vont passer, disait une voix.

— Les mariés ?... les condamnés, vous voulez dire, répondit une autre en riant, car vous savez qu'ils partent ensemble pour l'exil.

Ils n'en entendirent pas davantage. L'effort subit de Clément pour éloigner Fleurange fut impuissant ; elle lui résista, et quittant son bras, sans qu'il pût l'en empêcher, elle fit quelques pas rapides qui la placèrent en avant, près de l'un des arbres contre lequel elle s'appuya, et elle regarda devant elle pâle et muette. Elle vit la grille s'ouvrir... elle vit la voiture paraître et bientôt passer devant elle... elle le vit enfin, *lui* ! Oui, elle vit les nobles traits du comte Georges, sa bouche souriante, son regard radieux. Elle vit

un instant briller les yeux noirs et la chevelure dorée de la mariée. Puis elle eut la sensation qu'il faisait nuit et que tout disparaissait de sa pensée, comme de sa vue !

EPILOGUE.

. Non, ma Fior Angela, je vous dis encore une fois non comme lorsque vous m'avez fait cette même demande à Santa Maria, ce beau soir du mois de mai, tandis que du haut du cloître nous regardions coucher le soleil. Qu'y a-t-il de changé ? et pourquoi Dieu vous appellerait-il maintenant dans cette solitude, s'il ne vous y appelait pas alors ?... Parce que vous souffrez davantage ?.. Mais, pauvre enfant, vous souffriez déjà alors. " La vie, disiez-vous, vous semblait vide et terne, insuffisante et imparfaite." Et, par le fait, vous n'aviez pas tort : c'est bien là son véritable aspect lorsqu'on la regarde en la comparant à la vraie patrie qui nous attend. Contemplée ainsi, rien ne peut, en effet, y répandre le moindre attrait ; mais aucune tristesse ne se mêle à ce genre de dégoût : on n'est pas triste lorsqu'un objet semble médiocre et misérable uniquement parce qu'on le compare à un autre objet merveilleux et divin dont la possession est assurée. C'est là, je vous l'ai déjà dit, le dégoût de la terre d'où nait l'appel joyeux et irrésistible au cloître ; mais, je vous l'ai dit aussi, cette voix divine, lorsqu'elle retentit dans l'âme, y retentit seule, à l'exclusion de toutes les voix du monde. Une flamme s'allume qui absorbe et anéantit toutes les autres, même celles dont l'éclat terrestre est doux et pur. Cet appel divin ne vous a point été adressé : le bonheur rêvé sur terre vous échappe, voilà tout, et, pour la seconde fois, ce mécompte vous inspire la même pensée ; mais, comme alors, je crois que si Dieu se fût réservé votre vie, il n'eût pas permis qu'un cœur tel que celui de ma Fleurange fût un seul jour partagé !

" Cette fois, il est vrai, tout est fini sans retour, et vous êtes séparée d'une manière irrévocable de celui auquel ce cœur s'était donné, et, laissez-moi vous le dire maintenant, donné sans raison !.. Vous tressaillez, ma pauvre enfant ! vous me trouvez cruelle, et tout le faux éclat qui vous avait fascinée, éclaire de nouveau en ce moment l'image encore présente et encore chère à votre pensée. Je poursuis, néanmoins.

" Il est un amour de la terre qui, s'il allonge la route pour aller à Dieu, n'en détourne point cependant, et qui même par les vertus qu'il exige, par les sacrifices qu'il impose, par les souffrances dont

il est accompagné, seconde souvent les plus nobles mouvements de l'âme.

“ Ne l'avez-vous pas aperçu aujourd'hui, Fleurange ? la base d'un tel amour manquait au vôtre. Je l'eus bien vite reconnu, lorsqu'à Santa Maria, j'eus écouté votre récit jusqu'au bout et pénétré jusqu'au dernier repli de votre cœur. Je compris alors pourquoi Dieu élevait devant vous un obstacle et vous imposait un sacrifice, et votre souffrance me parut l'expiation d'une idolâtrie que vous ne discerniez pas telle qu'elle était.

“ Si je vous avais vue incertaine ou hésitante sur la route à suivre, si je vous avais trouvée mollement désireuse de vous épargner et d'échapper au sacrifice imposé, je vous aurais, à cette époque, tenu peut-être un langage plus sévère ; mais vous agissiez avec fermeté et droiture, je remis à une époque où, avec le temps, la paix vous serait rendue, le soin de vous faire connaître le mal secret et profond de votre cœur. En attendant, ce que vous souffriez alors me semblait une punition suffisante.

“ Mais il ne devait pas en être ainsi : la tentation devait renaître et sous une forme à laquelle il était impossible que ma pauvre enfant put résister ; elle céda à l'impulsion généreuse et passionnée de son cœur et elle trouva, dans l'excès même de son dévouement, une satisfaction pour sa conscience dont elle sentait confusément le besoin ; mais il en fallait davantage, il fallait souffrir encore, souffrir plus qu'auparant ; il fallait enfin que l'idole fût brisée et que ce brisement lui parût être celui de son cœur lui-même !..

“ Il n'en est rien, Fleurange : à travers la distance, je voudrais que ma voix vous parvint, et je voudrais que cette voix fût douée d'une puissance divine, lorsqu'elle vous dit : “ *Relevez-vous et marchez.* ” Oui, reprenez votre marche dans la vie que Dieu vous a faite ; levez d'abord les yeux vers lui et bénissez-le courageusement de vous avoir arrachée au piège d'un tendresse dont il n'était pas le lien et dont le vide se fût révélé à vous tôt ou tard. Puis, regardez autour de vous, voyez qui vous pouvez consoler et secourir ; voyez aussi qui vous pouvez aimer ; voyez surtout qui vous aime, et faites taire dans votre cœur la pensée, coupable à l'égal d'un blasphème, que vous m'exprimez par ces mots : “ *Ma vie est dépouillée de tout ce qui peut me donner le désir de vivre !..* ”

“ Vous la relirez un jour, ma Fleurange, cette amère et ingrate parole, et, je vous l'atteste, vous la trouverez mensongère. Si Dieu ne vous a pas créée pour l'aimer, à l'exclusion même de ses affections permises qu'un rayon de son amour illumine, vous l'étiez bien moins encore pour trouver le repos dans un amour privé de cette

lumière, amour dont un déchirement soudain et une souffrance aiguë vous ont empêchée d'éprouver la nature périssable, et vous ont épargné la douleur d'une irréparable déception !

“ Encore une fois, Fleurange, à genoux ! et rendez grâce ; puis debout et agissez. Point d'affaissement sur vous-même, point de souvenir complaisant de vos désirs trompés de vos peines souffertes. Courage ! votre cœur a été faible et fasciné, mais jamais encore votre volonté n'a cessé d'être forte, et quelque rude que fût le chemin du devoir, il vous a suffi de le regarder, pour y marcher sans défaillance. Courage ! vous dis-je, vous vivrez,—et vous ferez mieux que vivre,—vous guérirez et vous vous souviendrez de cette heure qui vous paraît si sombre, comme de celle qui l'aura précédé le jour véritable qui doit éclairer votre vie.

“ Au premier moment, cette lettre ajoutera à votre tristesse et vous vous trouverez privée de tout, même de la consolation que vous attendiez de moi ; mais ne cédez pas à la tentation de brûler ces pages, lorsque vous les aurez lues. Gardez-les pour les relire, et, soyez-en certaine tôt ou tard, le jour viendra où une douce promesse de bonheur répondra au fond de votre cœur à cette lecture. Vous comprendrez alors quels sont pour vous les vœux de votre mère Madeleine, car ce jour-là ma Fleurange, ils, seront exaucés !.. ”

Cette réponse à la lettre écrite par Fleurange pendant la nuit agitée qui avait suivi son entrevue avec la comtesse Vera, nous ne la mettons pas sous les yeux du lecteur à l'époque où, au retour de son triste voyage, elle lui parvint à Rosenhain ; mais deux ans après ce jour, un soir d'été, où, assise près de la rivière, sur le banc du jardin, la jeune fille relisait ces pages pour la seconde fois.

L'aspect de celle que nous retrouvons à cette place était quelque peu altéré. Une cruelle maladie, suite des émotions et des fatigues endurées deux ans auparavant, avait mis sa vie en danger, et à sa longue convalescence avait succédé un mal plus lent, plus profond, plus difficile à guérir, contre lequel tous les remèdes, même celui d'une volonté énergiquement résolue à les seconder, étaient longtemps demeurés impuissants.

Pendant cette phase de faiblesse, jusque-là inédite, la vie était devenue pour Fleurange nouvelle et difficile. En effet, pendant longtemps, il avait fallu renoncer à combattre par l'activité des devoirs remplis la double langueur de la maladie et de la tristesse, supporter l'inaction sans la rendre pour elle-même et les autres un tourment de plus ; en un mot, faire sur elle-même un constant et silencieux travail : elle l'accomplit toutefois en accep-

tant avec une reconnaissante douceur les soins de tous ceux qui l'entouraient, et, sans roidir contre eux son cœur froissé, mais, au contraire, en s'efforçant de les convaincre que leur tendresse lui suffisait et que, revenue près d'eux, il ne lui manquait plus rien. Peu à peu, cette parole fut dite sans effort. Comme le soleil qui, au printemps fait fondre la neige, puis réchauffe la terre, puis la couvre de fleurs, elle sentit de même que, sous l'influence de cette bienfaisante tendresse, tout recommencerait à vivre dans son cœur et dans sa pensée. N'était-il pas doux, en effet, tandis qu'elle était étendue pendant de longues heures sur la chaise longue, dans un demi-sommeil, d'entendre autour d'elle, comme un gazouillement d'oiseaux, la voix caressante de Frida, mêlée à celle des petits enfants de ses deux cousines, qu'elle aimait tant à tenir dans ses bras et à caresser lorsqu'ils l'avaient réveillée ? n'était-il pas consolant d'appuyer sa tête sur un cœur presque maternel ? n'était-il pas salulaire de causer avec son oncle Ludwig, lorsqu'après avoir fait rouler sa chaise près de la jeune malade, il lui parlait de tant de choses dignes de fixer son attention, sans la détourner jamais de la plus haute de toutes ? Et Frida ? et Clara ? et Julian et Hansfelt ? tous n'apportaient-ils pas leur part d'amitié sûre et fidèle, et chacun, pour ainsi dire, une fleur qui ajoutait son parfum à l'air qu'elle respirait ? n'était-ce rien, enfin en ouvrant les yeux, de rencontrer le bon regard de sa vieille amie, qui après avoir cru la voir mourir, ne pouvait se lasser de la regarder vivre ?

Et que dirons nous maintenant de celui que nous n'avons pas encore nommé, de celui dont la sollicitude pour elle n'était point en apparence plus grande que celle de ses parents et de ses sœurs, et qui, toutefois, pendant cette longue convalescence, avait fini par prendre près d'elle une place qu'aucun d'eux ne songeait plus à lui disputer ? Le caractère de Clément eût été mal dépeint si, après la catastrophe imprévue qui lui avait rendu la liberté de ses espérances, on le suppose prompt à les admettre et surtout à les exprimer. Néanmoins, depuis que l'empire violemment et constamment exercé sur lui-même cessait de lui sembler un devoir absolu, depuis que la peur de se trahir ne l'obligeait plus à une contrainte qui, lorsqu'il était près de sa cousine, s'étendait à tous les sujets et finissait souvent par dissimuler en partie à celle-ci la supériorité de son esprit et la rare beauté de son intelligence ; un changement, qu'il n'apercevait pas lui-même, s'était opéré en lui et donnait maintenant à sa physionomie, à l'accent de sa voix, à toute sa personne, un caractère tout autre qu'auparavant, aux yeux de celle à laquelle il apparaissait ainsi pour la première fois. Elle le remarquait avec surprise, et, lorsqu'il interrompait leurs lectures par

des pensées qui jaillissaient spontanément de son cœur ému ou de son intelligence libre dans son essor, et abordait maintenant une foule de sujets qu'il s'était interdits jusque-là elle devenait pensive et comparait, malgré elle, cette éloquence de l'âme dont la source était si profonde et l'élan parfois si élevé, avec cette autre éloquence qui l'avait éblouie naguère et dont l'esprit, l'esprit seul cultivé avec soin faisait tout le charme. Chaque jour, elle attendait avec plus d'impatience l'heure de ces lectures ou de ces entretiens ; elle avait bien apprécié déjà le dévouement, la bonté d'âme incomparable de son cousin, sa loyauté, son énergie, son courage ; toutes ces qualités, elle leur avait rendu justice, et cependant il lui sembla d'un coup qu'elle ne l'avait jamais connu ; elle se demanda même un jour si jusque là, elle l'avait jamais regardé, tant l'expression de ce visage où rayonnait ce qu'il y a de plus divin ici-bas, la double noblesse de l'âme et de l'intelligence, tant ce regard et ce sourire compensaient l'imperfection de traits remarquables jadis chez Clément, mais que les années avaient d'ailleurs grandement modifiée à son avantage.

Elle reconnut donc bientôt que, tout en ayant eu beaucoup d'amitié pour son cousin, elle avait cependant été injuste envers lui, et ne l'avait jamais apprécié à sa juste valeur.

Mais quel fut le jour, l'heure, le moment qui lui fit découvrir qu'elle avait été envers lui non seulement injuste, mais ingrate, ingrate jusqu'à la cruauté ? C'est ce que nous ne saurions dire, c'est ce qu'elle ignorait peut-être elle-même.

Fut-ce le jour où, après avoir lu d'une voix tremblante un passage qui exprimait ce qu'il n'osait dire, il leva soudainement les yeux et la regarda comme il ne l'avait jamais encore fait ?

Fut-ce cet autre jour où, passant sur son violon d'une mélodie à une autre, il joua cette romance sans paroles qu'Hansfelt avait nommée l'*Amour ignoré*, et s'arrêta tout d'un coup, hors d'état de poursuivre ?

Ou bien encore lorsque, vers la fin du second printemps écoulé depuis leur retour, elle fut tout à fait rétablie, et qui la vit pour la première fois dehors, debout près du grand buisson de roses, les mains remplis de fleurs ? fut-ce lorsqu'il s'agenouilla pour en ramasser une tombée près d'elle, et qu'il demeura ainsi jusqu'à ce qu'elle lui tendit la main et lui dit, en rougissant, de se relever ?

Il n'importe. Ce jour vint, et il avait précédé de peu celui où nous l'avons trouvée assise sur le banc au bord de la rivière relisant attentivement la lettre que la mère Madeleine lui avait adressée dix ans auparavant.

La jeune fille, nous l'avons dit, n'était plus tout à fait telle que nous l'avons souvent dépeinte. Sa longue maladie avait laissé quelque traces, mais de ces traces qui dans la jeunesse sont presque un charme de plus, en attendant le retour de l'éclat complet de la santé. La taille de Fleurange, plus souple et plus mince, son teint, d'une blancheur plus transparente, ses longs cheveux, coupés pendant sa maladie, renaissant maintenant sur son front et encadrant son jeune visage de boucles épaisses et soyeuses : tout, en ce moment, lui donnait quelque chose de la grâce de l'enfance, et en la voyant aujourd'hui près de son cousin, dont la haute taille et l'expression mâle et énergique avaient toujours ajouté, en apparence, quelques années à son âge véritable, on n'eut jamais pu deviner qu'elle n'était pas la plus jeune des deux.

Elle lisait donc, immobile et attentive, et de temps en temps son visage se colorait et exprimait ses émotions diverses. Mais lorsque, après avoir lu les mots jadis écrits par elle-même : "*Ma vie est dépouillée de tout ce qui peut donner le désir de vivre,*" elle en vint à ceux-ci : "*Vous la relirez un jour, Fleurange, cette amère et ingrate parole, et, je vous l'atteste, vous la trouverez mensongère,*" elle s'arrêta tout court, et, levant au ciel des yeux pleins de larmes :

—Oui, ma mère, dit-elle, vous aviez raison !

Elle couvrit son visage de ses deux mains, et demeura longtemps absorbée et comme envahie par un flot de pensées.

Dans les profondeurs de sa mémoire, de vagues souvenirs sillonnaient le passé comme des éclairs, et lui faisaient revoir, dans un rêve confus, quelques scènes oubliées.

Cette violente explosion de douleur, ces sanglots qu'il n'avait pu réprimer, lorsqu'il avait appris qu'elle voulait suivre Georges ; plus tard, ces paroles murmurées, sur la glace, dans ce moment qu'il croyait le dernier de sa vie, à peine entendues et vite oubliées alors, elles surgissaient aujourd'hui, semblables à ces écritures invisibles que l'approche du feu fait apparaître. Ce sentiment qu'elle ne discernait que depuis quelques jours, Clément l'aurait-il donc éprouvé plus tôt, l'aurait-il éprouvé toujours?... Et, s'il en était ainsi, oh ! alors, quelle avait été sa tendresse, quelle avait été sa constance, et quelles avaient été les souffrances endurées pour elle ! Hélas ! qu'avait-elle infligé elle-même à ce noble et fidèle ami !

Oh ! s'écria-t-elle tout haut, qui a jamais été plus aveugle, plus ingrate, plus cruelle que moi !

Elle se tut en tressaillant et leva la tête ; car elle croyait avoir reconnu le bruit des pas de son cousin. C'était bien lui en effet ; il venait la chercher sur son banc favori ; et maintenant il était,

là debout devant elle, à la même place où, trois ans auparavant, il l'avait regardée, le jour où à son insu, elle l'avait tant fait souffrir. C'étaient le même lieu et la même saison ; c'était aussi la même heure : le jour tombait, et maintenant, comme alors, la lune, déjà levée, jetait un rayon argenté sur le charmant visage qu'interrogeait le même regard. Mais, cette fois, l'interrogation fut comprise, et la réponse silencieuse de ses beaux yeux, aussi expressifs que la parole, fit pénétrer dans le cœur qui l'entendit une de ces joies humaines réservées ici-bas à ceux-là seuls qui sont capables d'un amour pur, constant, unique ; d'un amour digne d'être nommé après celui de Dieu.

Nous pourrions terminer maintenant ce récit et déposer la plume, sans chercher à décrire le joie de la famille lorsque, la nuit tombée, on vit reparaitre les deux seuls absents de la veillée, et que chacun devina, en les regardant, quel était l'entretien qui, ce soir-là, s'était prolongé si longtemps au bord de la rivière.

Toutefois, vers la fin de cette heureuse soirée, mademoiselle Joséphine amena, sans le vouloir, une communication qu'il nous semble utile de ne point omettre.

—Voyez, voyez, s'écria-t-elle, dans l'exaltation d'un bonheur, mêlé d'un secret orgueil de sa pénétration, comme j'avais raison de penser que le comte Georges...!

Elle s'arrêta d'un air interdit, se souvenant tout d'un coup des précautions du passé, et craignant encore d'être imprudente en les négligeant.

Mais Fleurange, sans hésiter, s'écria :

—Achevez, ma chère Joséphine, achevez sans crainte, et prononcez hardiment un nom que je n'ai plus ni peur ni désir d'entendre.

Et tandis que, en l'entendant, le souvenir de ses tortures passées traversait la mémoire de Clément, pour lui faire sentir plus ardemment son bonheur présent, elle lui demanda d'une voix calme :

—Est-il toujours en exil, ou bien lui a-t-on fait grâce ?

Clément répondit avec un sourire :

—Non, on ne lui a point fait grâce ; il subit encore toute l'étendue de sa peine.

Après un moment de silence, il ajouta :

—Ce matin même, j'ai reçu une lettre d'Adelardi qui me parle de lui... Voulez-vous la lire ?

Sur un signe affirmatif de celle à qui il adressa cette question, il tira son portefeuille de sa poche pour y chercher la lettre. Lorsqu'il l'ouvrit, il en tomba une petite branche de myrte.

Fleurange la reconnut aussitôt.

—Eh quoi, vous la possédez encore ? dit-elle en rougissant.

Clément ne répondit pas. Il regarda la petite branche avec ~~et~~ tendresse ; elle faisait partie de ce trésor si chèrement conservé, et pendant longtemps la seule joie de mon amour caché !

Jamais, oh ! non *jamais* ! murmura-t-il. Ce fut là ma réponse ce soir-là, Gabrielle, lorsque vous me promettiez une belle fiancée. Vous en souvenez-vous ?

—Oui, car j'avais dit comme vous une heure avant, et cette coïncidence me frappa.

—Qu'en faut-il conclure dans ce jour où vous êtes là, devant moi, vous la fiancée de mes rêves impossibles ?

—Que nos pressentiments nous trompent souvent...et nos sentiments au-si, Clément, ajouta-t-elle, en attachant sur lui des yeux voilés de larmes qui semblaient implorer un pardon.

Nous ne dirons point quelle fut la réponse de Clément. Nous dirons seulement qu'elle fit complètement oublier à l'un et à l'autre la lettre d'Adelardi. Cette lettre, cependant, nous la mettrons sous les yeux du lecteur, moins indifférent peut-être à son contenu qu'une l'était en ce moment celui à qui elle était adressée.

Elle était datée de Florence. Le marquis, dont les visites à Rosenhaim étaient devenues annuelles, annonçait sa prochaine arrivée, puis il continuait :

“ La pauvre princesse Catherine, dont vous me demandez des nouvelles, a repris tous ses maux, tant de fois guéris, et ils sont aggravés maintenant par le mécontentement et l'ennui plus encore que par l'âge. Personne ne réussit à lui donner des soins tels que ceux dont elle se souvient, et chaque nouvelle épreuve renouvelle des regrets qui ne sont nullement compensés d'autre part par la réalisation de ses désirs. J'ai bien souvent remarqué, du reste, qu'il n'y a rien de tel en ce monde que les désirs réalisés, pour faire évanouir jusqu'au souvenir de l'ardeur avec laquelle on les a poursuivis, et même du transport avec lequel on les a vu s'accomplir. Il est vrai que les relations actuelles avec son fils n'ont rien de satisfaisant, et qu'elles se ressentent de l'humeur mécontente de tous les deux. L'exil imposé à Georges semblerait cependant enviable à bien des gens, car le lieu qu'il habite possède tous les agréments possibles, sauf celui de pouvoir le quitter. Mais ce terrible correctif gâte le reste, et il ne sait jouir de rien, parce que tout, dit-il lui est imposé. Aussi, je le crains, l'avenir qu'il se prépare et qu'il réserve à sa femme est fort menaçant.

“ La Comtesse Vera est une belle et noble personne, susceptible jusqu'à un certain point de dévouement, mais orgueilleuse, em-

portée et jalouse au plus haut degré. En épousant Georges dans la situation où il se trouvait, elle croyait, par ce grand sacrifice, s'assurer ce cœur volage et se l'attacher fidèlement et à jamais par la reconnaissance. Elle s'est trop vite aperçue qu'il n'en était rien, et que la liberté comparative qu'il avait recouvrée se transformait promptement à ses yeux en dur esclavage. Il en est résulté entre eux des scènes qui ont déjà plus d'une fois troublé une existence dont il ne leur est pas permis de rompre la monotonie. Dans l'une d'elles, le croiriez-vous ? Vera, égarée par l'irritation et la jalousie, a trahi elle-même le secret si bien gardé jusque-là, en s'écriant avec emportement *qu'elle regrettait de ne lui avoir pas laissé subir le sort qu'une autre était si disposée à partager avec lui.* Revenue à elle-même, elle eut lieu de regretter son imprudence, car George exigea une révélation complète ; et ramené ainsi subitement vers un souvenir revêtu à ses yeux, aujourd'hui, du double charme du passé et de l'impossible, il se livra à son tour, sans aucun ménagement, aux plus amers reproches ; et je ne sais s'il n'eut pas la cruauté de lui dire " qu'il eût préféré mille fois le sort auquel elle l'avait soustrait à celui qui était aujourd'hui le sien auprès d'elle ! " Nous savons ce qu'il faut penser de ce mirage de son imagination ; mais, d'après tout ceci, vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'ils aspirent tous deux avec une égale ardeur à la liberté, qui ne leur sera pas rendue avant deux ans, et qui sera, selon toutes apparences, aussi dangereuse pour l'un que pour l'autre. La princesse le voit et le prévoit. Depuis une visite en Livonie où je l'ai accompagnée l'été dernier. Pendant ce séjour, Georges ne lui a pas non plus épargné des reproches qui lui ont été d'autant plus sensibles que sa mère en est depuis longtemps à se dire que, au bout du compte, elle a sacrifié son bonheur et l'agrément de sa propre vie par une opposition dont le résultat a été d'éloigner d'elle, du même coup, et son fils et la seule compagne qui ait jamais réussi à la satisfaire. Et comme, lorsqu'elle est mécontente, il lui faut toujours s'en prendre à quelqu'un qui ne soit pas elle-même, savez-vous à qui elle reprochait l'autre jour devant moi tous ses mécomptes actuels ? A Gabrielle !... qui, disait-elle, n'avait pas su, il y a trois ans, user, comme elle l'aurait dû, de son empire et le conserver ! !

" Depuis qu'elle s'est aperçue que je ne partageais nullement ce regret—qui ne sera pas partagé non plus par vous, je le suppose, ni, j'aime à le penser, par celle qui l'inspire—elle m'en veut à mon tour, et déclare avec mélancolie que tous les amis sont insensibles et tous les enfants ingrats !... "

La réponse de Clément à cette lettre hâta l'arrivée du marquis. Il avait vu renaître et grandir les espérances de son jeune ami, et pour rien au monde il n'eût voulu être absent de Rosenhain le jour de leur réalisation. Wilhelm et Berta, la discrète confidente qui avait su consoler la souffrance de Clément, sans l'obliger à la révéler, furent avec le marquis les seuls amis admis ce jour-là au milieu de l'heureuse famille. La noce fut riante autant que l'avait été celle de Clara. Les mariés cependant semblaient plus graves et plus recueillis, car une grande épreuve avait précédé ce jour, et donnait à leur bonheur ce *quelque chose d'achevé* qui manque souvent ici-bas aux fêtes les plus joyeuses.

Eux aussi, à leur tour, ils allaient partir pour l'Italie, et l'on devine que, parmi les lieux qu'ils devaient visiter ensemble, le premier vers lequel se dirigeait leur pensée était celui où les attendait la bienvenue et la bénédiction de la mère Madeleine.

Au retour, c'était la maison, transformée et embellie, de mademoiselle Joséphine, qui devait devenir leur demeure, à la seule condition, imposée par leur vieille amie, qu'elle habiterait sous leur toit jusqu'à la fin de ses jours.

Leur destinée fut-elle heureuse ? Nous croyons l'affirmer. Fut-elle exempte de peines, de souffrances et de sacrifice ? Nous pouvons le nier avec encore plus de certitude. Elle fut digne d'envie néanmoins, car ils possédèrent ce qu'il y a de meilleur parmi les bonheurs de la terre, sans oublier jamais " *que la vie ne peut jamais être tout à fait heureuse, parce qu'elle n'est pas le ciel, ni tout à fait malheureuse, parce qu'elle en est le chemin*¹."

Mme GRAVEN.

(Fin.)

† Eugénie de la Ferronnays.

LE CANADA EN EUROPE.

(Suite et fin.)

VIII.

SOMMAIRE.—De Québec à la Colombie-Anglaise.—La chute du Niagara.—L'eau des grands lacs.—Le fleuve MacKenzie confondu avec le Saint-Laurent.—Pour qui importons-nous des marchandises d'Europe?—Un Canadien... du Mexique.—Tous scieurs de bois!—Francophobie du *Times*.—Les travaux et les luttes d'un passé tout récent.—Venez y voir, messieurs!—Nos frères des Etats-Unis.— Comme ils nous connaissent!—Guérissez-vous d'abord, s'il vous plaît.

Il n'y a pas longtemps qu'une dépêche du bureau colonial de Londres invitait le gouvernement canadien à faire passer directement de Québec à Victoria, dans la Colombie-Anglaise, une consignation d'armes et d'accoutrements militaires, au lieu de les expédier par mer. Les ministres anglais furent bien étonnés lorsqu'on les invita à consulter la carte. Ils croyaient que la Colombie se trouve au bout de la banlieue de Québec. S'il en était ainsi, le chemin de fer du Pacifique, que nous nous proposons de construire bientôt, serait raccourci de neuf cents lieues.

En 1812, un homme d'Etat du parlement anglais proposait d'envoyer une forte escadre jusqu'au fond de l'Erié, pour balayer le littoral américain de ce lac. Il oubliait tout simplement la chute de Niagara. On le prit cependant au sérieux et des frégates partirent pour cette mission. Afin de ne manquer de rien à bord, on avait muni ces vaisseaux d'appareils à purifier l'eau de mer pour la rendre potable. Purifier l'eau des lacs canadiens, et franchir d'un bond le Niagara, deux bourdes qui me paraissent dignes de passer à la postérité la plus reculée.

Un Canadien qui s'embarquait au Hâvre pour revenir au pays, lia momentanément connaissance avec un employé chargé par quatre ou cinq maisons de commerce, de surveiller l'expédition d'une centaine de ballots destinés au Canada. Apprenant d'où venait et où s'en retournait le voyageur, l'employé se montra tout de suite disposé à parler de cette lointaine contrée.

—Le Canada ! ah, monsieur ! c'est un rude pays que celui-là ! De la neige, hein ! quatre pieds, cinq pieds, six, et parfois davantage. Avec ça un froid de trente-six mille loups, n'est-ce pas ? On connaît ça !

—Je vois que vous y êtes allé...

—Non pas ! Je vous demande pardon. Saperlotte, vous n'y pensez pas ! Il faut avoir été pris jeune.. j'ai cependant un ami qui en revient.

—Alors, vous savez ce qui en est, c'est tout comme si vous y aviez passé douze mois de calendrier.

—Je le crois bien ! Figurez-vous que mon ami a été cinq mois sans voir de visages blancs autres que les personnes du poste de traite où il séjournait.

—Bigre ! et où donc ça, s'il vous plaît !

—Ah, voilà : c'est un nom anglais, qui m'échappe par conséquent mais le fleuve qui y passe s'appelle MaKinsie.

—Parfaitement, le fleuve MacKenzie c'est comme si vous me parliez d'un faubourg de Paris qui se trouverait à sept cents lieues du dôme des Invalides...

—Allons donc !

—Mais oui, s'il vous plaît. Et du reste avez-vous réfléchi à quoi ou à qui pouvait servir le contenu des ballots que vous embarquez en ce moment ? Vous nous expédiez des étoffes de haut prix, des fleurs artificielles, des rubans, des soieries, des gravures de modes, des livres, de la musique, des tapis, des draps fins, des bijouteries... pour les ours blancs ou les renards verts ? Convenez que les deux bouts de votre raisonnement ne se joignent pas.

M. J. A. N. Provencher est à Paris depuis l'automne dernier. Voici un trait emprunté à l'une de ses lettres : Le lendemain de son arrivée, M. Bossanges le présente à un journaliste :

—Mon cher ami, vous voyez devant vous un Sauvage du Canada, qui nous est arrivé hier dans l'accoutrement de sa tribu, brayes, mitasses, bonnet à plumes, enfin tout l'attirail. Vous comprenez que nous l'avons mené sans retard chez un tailleur. Tel que le voilà, il n'est pas si mal après tout.

—Certes, non ! Je dirai même sans compliment qu'il porte nos habits à ravir. Mais attendez donc ! par quel prodige avez-vous pu traverser la moitié de la France sous votre costume national ?

—Je voudrais bien voir qu'on me molestât, réplique vivement Provencher de son air le plus iroquois, je suis sujet britannique, mes papiers sont en ordre, et mon gouvernement ne permettrait pas...

—C'est très-juste, reprend le journaliste, très-juste, M. Thiers a raison : nous avons bien assez de la Prusse, n'allons pas nous mettre l'Angleterre sur les bras !

Et le reste de la conversation à l'avenant.

Un dictionnaire de géographie publié en Angleterre, il n'y a pas longtemps, nous informe que Québec est la ville principale du Canada, et que le dit Canada renferme une population de sept mille âmes.

L'Européen vend des marchandises, mais il ne connaît pas la géographie.

L'Anglais a des flottes dans toutes les mers du globe, mais il ne connaît pas la géographie.

Le Français porte des moustaches, mais il ne connaît pas la géographie.

L'Italien se *faradase*, mais il ne connaît pas la géographie.

L'Espagnol a découvert la moitié de l'univers, mais il ne connaît pas la géographie.

L'Allemand réclame toute terre que foule un pied de Teuton, mais il ne connaît pas la géographie.

Mr. Napoléon Bourassa étant à Rome, vit son hôte entrer un matin dans sa chambre, la figure rayonnante de plaisir :

— Je viens, monsieur, vous annoncer une bonne nouvelle.

— Tant mieux, tant mieux ! dit Mr. Bourassa, de quoi s'agit-il ?

— Nous avons, depuis hier soir, un de vos compatriotes.

— Ici même ?

— Oui, monsieur ; je l'ai mis en face de vous, au numéro 30.

— Bien obligé de l'intention, je cours le voir.

Et Mr. Bourassa se hâte d'aller frapper au numéro 30. Une voix répond de l'intérieur, il pousse la porte et se trouve en présence ... d'un Mexicain !

M. Anthony Trollope a écrit, il y a une vingtaine d'années :
 "A Montréal et à Québec, les Canadiens-français sont tous porteurs d'eau ou scieurs de bois."

Un autre écrivain anglais qui avait vu une servante rousse dans une auberge du Hâvre, ne disait-il pas qu'en France toutes les servantes étaient rousses !

Mais ce qui dépasse les bornes de la plaisanterie, ou plutôt ce dont il est difficile de se moquer, vu la gravité de l'assertion et l'importance du journal qui la publie, c'est le passage suivant d'un article du *Times* de Londres, daté du mois dernier :

“ Voyez les Canadiens-Français, et songez de quelle énergie étaient doués leurs ancêtres quand ils quittèrent la Normandie et la Bretagne pour s'établir sur les bords du Saint-Laurent. Que sont-ils aujourd'hui ? C'est le peuple le plus aimable de l'Amérique, mais la tutelle a abaissé le niveau de leur intelligence presque à celle de l'aborigène indien.”

Voilà deux cent cinquante ans que nous habitons ce pays. Durant tout ce temps on nous a trouvé en lutte avec la forêt et avec les hommes, défrichant le sol, fondant des villes, ouvrant des routes, établissant des villages, des écoles et des collèges. Les guerres contre les Indiens nous ont coûté et du sang et des peines. Les guerres contre les Anglais nous ont écrasés parce que la France nous abandonnait contre des forces dix fois supérieures. La conquête venue, les persécutions ont commencé contre nous. Nous nous sommes réfugiés sur nos terres, sur ce sol arrosé des sueurs et du sang de nos pères, nous sommes devenus les paysans, le corps et la force du pays. Malgré la tyrannie, malgré notre pauvreté, il nous restait assez de cœur et de capacités intellectuelles pour entreprendre les luttes politiques. Nous les avons entreprises résolument ; elles ont duré soixante-quinze ans, et pied à pied durant cette longue période nous avons regagné le terrain perdu par la faute de notre ancienne mère-patrie, nous nous sommes refaits politiquement, commercialement, et comme nation. Aujourd'hui, d'un océan à l'autre, sur les territoires découverts et livrés à la civilisation par nos pères et par leurs fils, nous sommes le principal groupe autour duquel viennent se ranger ou contre lequel combattent les phalanges politiques. Le rang que nous avons ainsi fait à notre race sur ce continent est digne d'envie et le serait pour n'importe quel peuple, et voilà que par un simple besoin de dénigrement, pour obéir à un instinct de francophobie assez évident, le principal organe de la presse d'Angleterre nous ravale au niveau des Indiens et des Parias !

Il est juste de dire aussi que la presse anglaise du Canada s'est soulevée d'indignation et qu'elle a enregistré plus d'une verte réplique à l'adresse du *Times*. Mais qui les lira en Angleterre !

“ Où donc, dit la *Minerve*, le grand journal a-t-il puisé ses renseignements sur les Canadiens-français ? Il aura probablement ouvert un de ces livres écrits par quelques fanatiques qui viennent ici sans rien voir et retournent chez eux nous dénigrer. Qu'ils

viennent ici ces fiers écrivains du *Times*, et ils verront que pour s'être conservés au milieu des populations étrangères, les Canadiens-français abandonnés au moment de la conquête par les familles nobles, par les riches, qui repassèrent en France, ont déployé autant d'énergie que leurs ancêtres et qu'ils n'ont pas dégénéré. Ils seront témoins d'un spectacle unique dans l'histoire, et si après avoir vu nos institutions, notre force, nos hommes d'état, ils ne changent pas d'avis, ils mériteront bien d'écrire toute leur vie des articles aussi sots que celui que nous venons d'analyser."

Mais ce n'est pas tout, on peut venir jusqu'en Amérique cueillir des perles de ce genre : *Le Meschacébé* de la Nouvelle-Orléans, publie un article, reproduit par le *Courrier des Etats-Unis* du 18 novembre 1872, sur l'union des Français aux Etats-Unis. Dans cet article, il se plaint de la perte de l'influence française en Louisiane : " Qu'ont-ils fait, ces négociants français, de l'héritage de leurs pères ? Les Français était tout jadis, et ne sont plus rien aujourd'hui dans la ville et l'Etat La race française a visiblement le dessous, et sa honteuse défaite éclate partout dans la ville de la Nouvelle-Orléans où son quartier spécial n'est qu'une nécropole,—dans l'intérieur de l'Etat, où elle est chaque jour rayée du livre de la propriété conquise par ses sueurs. Elle s'est conservée au Canada parce qu'elle n'a pas eu de concurrence, mais en quel état d'ignorance, de sujétion, de routine et de superstitions ! "

La parole et l'écriture ont été données à l'homme pour déguiser la vérité,—c'est reconnu et pratiqué.

Messieurs, un bon conseil, en guise de réplique : Guérissez-vous d'abord ; ensuite vous tâcherez de nous connaître, et nous en causerons. Si vous lisiez l'histoire de la Louisiane et si vous la compariez à celle du Canada, ce serait un bon commencement d'instruction pour vous, et, je le répète, il est convenable d'étudier un peu les gens que vous calomniez par dépit.

IX.

SOMMAIRE.—Les Habitants.—Éducation et instruction.—Une opinion non suspecte.—Première application du régime britannique.—Autres opinions sur notre compte.—Instruction.—Notre presse politique.—L'œuvre atteste l'ouvrier.

En Canada, nous donnons le nom d'*habitants* aux gens de la campagne. Cette désignation remonte à l'origine même de la colonie ; elle servit d'abord à distinguer les Français résidant à poste fixe sur des terres, des employés des compagnies de traite, des domestiques des maisons religieuses et de quelques particuliers

qui n'étaient point du nombre des habitants sur lesquels l'on comptait pour fonder le pays. En France, on appelle "paysan" celui qui cultive le sol, qui y est en quelque sorte attaché, Noire mot "habitant" est beaucoup plus relevé, et nos gens s'en sont toujours montrés fiers avec raison. Il y a un siècle, Bougainville écrivait: "Les simples habitants du Canada seraient scandalisés d'être appelés paysans. En effet, ils sont d'une meilleure étoffe et ont plus d'esprit, plus d'éducation que ceux de France."

J'ajouterai, pour ce qui a trait à l'éducation, que Bougainville donne à ce mot le sens de savoir-vivre, bonnes manières, politesse, urbanité, etc., que lui donne aussi le dictionnaire, mais pour ce qui touche à l'instruction, elle était presque disparue de la colonie à l'époque (1757) où il écrivait. Les premiers colons du Canada furent des personnes instruites, c'est-à-dire pouvant au moins lire et écrire. En consultant nos vieilles archives, on est tout étonné de voir que les sept-huitième des habitants savaient signer, et la plupart d'une main qui atteste l'habitude de se servir de la plume.

Un siècle après, l'incurie de l'administration française nous avait fait changé de rôle: les gens qui font leur "marque" sont en grande majorité.....mais, comme l'atteste Bougainville, l'éducation de la famille et des relations sociales restait, dans ce groupe de déshérités du sort.

Lord Durham, qui écrivait en 1839 et qui puisait à toutes les sources de renseignement, a cru devoir dire ce que ses compatriotes lui avaient appris touchant les Canadiens-français de l'époque qui suivit la conquête.

Il parle ainsi des habitants: "Il ne leur manquait ni les vertus d'une vie simple et industrielle, ni celles que l'on reconnaît d'un commun accord à la race dont ils descendent. Les tentations qui, dans un autre état de société, poussent à exercer des violences contre la propriété ou la personne, leur étaient peu connues. Ils sont doux et obligeants, frugals, industriels et honnêtes, très-sociables, avenants et hospitaliers, et distingués par une courtoisie et une politesse réelle qui domine dans toutes les classes de leur société." Parlant de nous en général, il s'exprime comme suit: "Dès les commencements de l'administration anglaise en ce pays, les Canadiens-français furent exclus du pouvoir, et toutes les charges de confiance et les émoluments passèrent aux mains de personnes d'origine anglaise. Les plus hautes fonctions de la loi furent confiées à des étrangers. Les fonctionnaires du gouvernement civil, avec les officiers de l'armée, composaient une sorte de classe privilégiée, occupant les premières places de la société, éloignant les

hautes classes des Canadiens-français de leur cercle comme aussi du gouvernement de leur propre pays.”

Lord Durham, haut commissaire de la couronne, envoyé en Canada pour étudier l'état politique de cette colonie et trouver les moyens de nous réduire, s'est acquitté de sa tâche avec conscience et habileté. S'il ne nous a pas écrasés ce n'est pas sa faute,—toutefois, tenons-lui compte des bonnes notes que la vérité historique a fait jaillir comme naturellement de sa plume :

Un Anglais qui a publié un livre vers 1814 (*Anderson's views of Canada*) n'hésite pas à nous faire une part agréable de ses souvenirs :

“ Les Canadiens-Français sont honnêtes et droits dans leurs transactions d'affaires, à un degré que l'on rencontrerait rarement chez une population sans instruction, ou même peut-être nulle part ailleurs. Ils sont sociables et polis dans leurs manières ; et pour ce qui est de leur gouverne, ils agissent sensément, sont ingénieux et industriels.”

Un négociant, M. Parker, faisait la déclaration suivante devant un bureau d'enquête de la Chambre des Communes, en 1827 :

“ Les Canadiens-français sont unis par une origine commune dont ils sont justement fiers, par leur religion, leurs mœurs et leurs vertus, et sont intéressés à soutenir une réputation qu'ils ont conservée jusqu'ici sans tache... Je les encouragerais. ”

Consultons encore lord Durham :

“ La négligence soutenue du gouvernement anglais laisse (en 1839) la masse des Canadiens-français sans aucune des institutions qui les pourraient élever dans l'ordre de la liberté et de la civilisation. Ce gouvernement les a laissés sans moyens et sans leur conférer les institutions du self-government.... Quoiqu'il en soit, l'assertion généralement répandue que toutes les classes de la société canadienne-française sont également ignorantes est tout-à-fait erronée, car je ne connais point de peuple chez qui il existe une plus large somme d'éducation élémentaire élevée (*higher kinds of elementary education*) ou chez qui une telle éducation soit réellement répartie sur une plus grande portion de la population. La piété et la bienveillance des premiers possesseurs du pays, ont fondé, dans les séminaires qui existent sur différents points de la province, des institutions dont les ressources pécuniaires et l'activité ont longtemps été dirigées vers l'éducation. L'instruction que l'on donne dans ces séminaires et ces collèges ressemble beaucoup à celle des écoles publiques d'Angleterre, pourtant elle est plus variée. Il en sort annuellement de deux à trois cents jeunes gens instruits.... J'incline à croire que la plus grande somme de raffine-

ment intellectuel, de travail de la pensée dans l'ordre spéculatif, et de connaissances que puisse procurer la lecture, se trouve, sauf quelques brillantes exceptions, du côté des Canadiens-français."

Voilà trente-quatre ans que ce qui précède est écrit. Nous étions alors sous le talon du vainqueur depuis quatre-vingts ans déjà, luttant chaque jour pour échapper à la mort nationale, pour prendre notre place au soleil. Dix ans après, nous avons 108,000 enfants aux écoles; en 1870, il y en avait 217,000. Dans cet intervalle, nous avons conduit à bonne fin nos projets de réformes politiques. Il n'est point de nation chez qui la presse périodique ait fourni une plus noble carrière, et l'histoire du monde ne nous enseigne rien de plus beau que les luttes de nos parlements où se décidèrent le sort des descendants des soixante-dix mille malheureux de 1760, abandonnés en proie aux haines, aux antipathies et aux caprices d'un ennemi puissant et peu accessible à la pitié.

X.

SOMMAIRE.—Nos amis, nos défenseurs.—Livres canadiens en France.—Bons témoignages.

Pour nous consoler des fâcheuses impressions que font naître partout en Europe les récits de certains voyageurs et savants, nous avons plus d'une page rédigées par des hommes réellement instruits. Le nombre de nos défenseurs est peu considérable, mais il en vaut la peine. Je nommerai surtout M. Rameau, qui plus que tous les autres nous a étudiés et compris; lord Durham, dont le coup d'œil était si juste et qui n'a pas craint de dire ce qu'il avait appris chez nous; M. Ampère, tout ravi et tout abasourdi de retrouver la France au bout du monde, la France si bien conservée; Maurice Sand, qui couvre chaque phrase de ses lettres de point d'exclamation, et qui pour un rien se fixerait à Québec. M. Marmier, qui parle toujours de nous comme ferait un frère exilé; M. de Quatrefages qui croit volontiers à la coloration de notre peau, mais qui applaudit aux commencements de notre littérature.

Le *Journal Officiel* s'est fait l'organe des consuls de France en Canada; il a publié ça et là, depuis une dizaine d'années, des articles propres à fixer les hommes sérieux sur notre compte. *L'Univers* ne nous néglige pas non plus. Voici quelques lignes de l'un de ses articles les plus récents :

" Parmi tant de nobles et généreuses qualités, il est resté aux Français-Canadiens le culte du foyer, le respect des ancêtres. Leurs écrivains les plus célèbres se sont surtout donné la mission

d'étudier le passé du pays qu'ils appellent encore la *Nouvelle-France* et qui, par un étrange phénomène, garde sous la domination anglaise les traits de la *Vieille-France*. Québec et Montréal, véritables foyers intellectuels, nous tiennent au courant de ces travaux inspirés par la piété du patriotisme. Si nous ne leur accordons pas la place dont ils sont dignes, la faute en est, hélas ! aux labeurs et aux angoisses du moment. Nous vivons depuis de longues années comme des gens enfermés dans une digue menacée de toutes parts par les eaux envahissantes. Notre faible défense cède toujours d'un côté ou de l'autre, et toujours il nous faut user nos forces à la consolider ou à la réparer."

L'année dernière, la maison Jean-Baptiste Rolland et Fils, de Montréal, a mis en dépôt chez M. Sauton, libraire, à Paris, les livres et les brochures publiés en Canada depuis un an ou deux. Cet envoi est très-bien accueilli par quelques Revues et journaux qui en ont eu connaissance. D'autres livres suivront les premiers. Nous ne pouvons que féliciter les MM. Rolland de leur patriotisme et de leur esprit d'entreprise, et nous leur prédissons encore plus de succès s'ils veulent se borner à n'envoyer en France que nos meilleurs ouvrages, ceux qui sont regardés ici depuis quelques années comme de bons produits des plumes canadiennes.

Les Français d'Europe ne sauraient s'intéresser autant que nous aux nouveautés qui sortent de nos presses ; ils rechercheront toujours de préférence les ouvrages qui représentent le côté le plus fidèle et le plus attrayant de notre littérature. Ne nous exposons pas davantage à faire passer pour des écrits célèbres chez nous, certaines brochures qui, à nos yeux mêmes, n'ont que le mérite qu'elles empruntent à des circonstances locales entièrement inconnues là-bas. N'envoyons pas non plus de reproductions d'anciens manuscrits mal imprimées, criblées de coquilles, et tellement fagottées en un mot que les parisiens ne savent plus comment s'y prendre pour ne point éclater de rire,—témoin ce que M. Alfred Blot dit du *Journal* du notaire Badeaux :

"M. Badeaux, notaire de la ville des Trois-Rivières, écrit le *Journal des opérations de l'armée Américaine*, lors de l'invasion du Canada en 1775-76. Le style de M. Badeaux est semé d'archaïsme et de provincialismes, qui ont un goût de terroir très-prononcé. La plupart des actions des républicains, dit l'écrivain royaliste des Trois-Rivières, me paraissent tenir *plutôt du barbarisme* que de la noblesse de leurs sentiments."

Ce pauvre manuscrit a été rédigé en 1775-76, jour par jour, au milieu des événements de l'invasion américaine. Badeaux, qui jouait un rôle actif dans les affaires de sa ville natale, ne fut

jamais un littérateur et ne se piquait pas de passer pour tel. De nos jours, une copie très-mal faite de son manuscrit a été imprimée, les typographes ont renchéri sur ce que le texte original et la copie ont de défectueux, si bien qu'en comparant l'imprimé avec l'original, j'y ai trouvé près de quatre cents fautes, dont plusieurs sont graves et d'autres assez amusantes, jugez-en : "Ce matin, St. Luc est parti." Badeaux avait écrit : "Ce matin le lac (la glace du lac Saint-Pierre) est parti." Voilà ce qui est offert aux étrangers comme échantillon de notre littérature. Mettons-y donc plus de discernement une autre fois.

Par occasion, cependant, des livres canadiens ont pu pénétrer en France dans certains cercles élevés et être lus et commentés avant aujourd'hui ; j'en fournis des preuves en plus d'un endroit de cet article. Dans son étude sur *l'unité de l'espèce humaine*, M. de Quatrefages refuse de croire que nous soyons dégénérés comme on le dit ; après avoir fait l'éloge de notre vigueur physique, il ajoute : "Ce sont ces hommes *dégénérés petits de corps et d'idées*, qui entretiennent à Québec, à Montréal, le goût de la littérature et des arts, et luttent au nom de l'intelligence élevée, contre les tendances à peu près exclusivement utilitaires des colons anglais. Enfin, bien que ne se recrutant plus dans la mère-patrie depuis la cession du Canada à l'Angleterre, ces mêmes hommes, ces Celtes transplantés ont longtemps constitué la très-grande majorité de la population... ils se multiplient avec une rapidité bien remarquable."

M. Rameau écrivait, il y a quinze ans bientôt :

"C'est à peine si ce petit peuple, abandonné en 1760 dans une entière ignorance par toute l'aristocratie sociale, commence à se relever et à renaître à la vie intellectuelle..... cependant, lorsque l'on passe de l'étude des Américains aux Canadiens, une différence tranchée saisit l'esprit et lui signale l'instinct plus artistique, la forme plus polie et le goût plus pur dont on reconnaît déjà l'influence chez l'écrivain canadien ; il a naturellement mieux le sentiment du beau, comme chez nous l'Italien à mieux le sentiment musical ! Mais ce qui frappe surtout, c'est que chez eux on sent plus ou moins l'ampleur de la conception tendre inclusivement vers cette jouissance des idées générales qui forme la sphère supérieure des opérations de l'esprit humain,—caractère qui fait défaut chez presque tous les écrivains américains."

Après avoir cité quelques passages de livres canadiens (de Mr. l'abbé Ferland et de Mr. Etienne Parent) M. Rameau dit : "La vivacité du trait qui distingue ces tableaux et l'atticisme de l'esprit français, font voir que sur les bords du Saint Laurent notre lan-

gue n'a pas plus dégénéré que notre caractère..... On peut présager aux canadiens une longue jeunesse et une rare énergie dans leur développement à venir."

Mr. Rameau a visité et étudié le Canada vers 1859. A cette époque, notre littérature n'avait encore fait que son premier pas. Voici comment il nous juge, par nos livres, après avoir mis de côté les pages sans valeur qui, de toute nécessité, sont nombreuses dans ces premiers recueils :

"Nous avons été frappé de cet instinct naturel de généralisation, que nous signalons ailleurs, faculté si puissante quand on sait ne pas l'exagérer. Chez tous, en effet, avec plus ou moins de jouissance et plus ou moins de succès, on sent poindre dans la pensée cette ampleur généreuse du sentiment, cette recherche de la relation générale des choses, qui dégagent l'intelligence humaine de l'étude trop stricte de son sujet, l'élèvent au-dessus des faits, accroissent sa puissance et lui permettent, quand le savoir et le génie intérieur viennent la féconder, d'entraîner à sa suite la science et l'humanité dans la carrière du progrès."

"Le premier fondement de leur force repose sur la simplicité de leurs mœurs. La science et les arts, pas plus que la liberté ne suffisent pour établir une société heureuse et durable..... Meilleurs que nous sous ce rapport, les Canadiens ont conservé les heureux côtés de notre caractère gai, affable, amateur du beau et des arts, sans les avoir exagéré comme nous par cette possession libertine du plaisir et du luxe."

Après avoir dit qu'il vaut mieux pour les Canadiens-français de rester sous le drapeau anglais que sous celui de la France, M. Rameau ajoute :

"Ayant été élevés dans la pratique de la liberté, dont ils ont tiré d'excellents fruits, ils seraient promptement dégoûtés de nous, de notre administration et de notre gouvernement..... Leurs mœurs, d'ailleurs, infiniment plus sévères que les nôtres, ne tarderaient pas à être froissées par nos habitudes et viciées peut-être par nos entraînements.

"Si le développement des Canadiens-français en Amérique ne devait amener pour nous que la vaine satisfaction de voir les descendants de notre race propager avec leurs établissements la langue et le nom français, quels que fussent les généreux efforts qui auraient déterminé ce résultat, ce ne serait jamais qu'un fait historique d'une assez médiocre importance. Mais sous cette expansion matérielle doit pareillement se produire une conséquence intellectuelle et morale d'une incontestable gravité pour l'avenir de l'Amérique : en même temps que notre nom et notre

langue, nos compatriotes devront propager le caractère propre de nos mœurs, de notre intelligence, et les aptitudes particulières qui ont fait l'utilité et l'importance de notre rôle dans l'histoire du monde européen."

XI.

SOMMAIRE.—Deux discours.—Conclusion

Tout récemment, deux discours ont été prononcés, à Paris, par des amis du Canada, M. Xavier Marmier et M. Rameau. M. Marmier a parlé devant l'Institut; je me plais à citer un passage qui fera voir combien nous gagnerions à cultiver de pareilles amitiés :

"Le Canada! Jamais je n'oublierai l'impression que je ressentis en le visitant pour la première fois. Je venais de traverser une partie des Etats-Unis, qui, je dois le dire, ne m'avaient point converti à leur république. Après un dur trajet dans les wagons éga-litaires, après deux ou trois transbordements au milieu d'une foule tumultueuse et batailleuse, soudain quel changement! Devant moi, dans des plaines paisibles, s'élèvent des maisons avec le jardin et l'enclos, comme on les voit en Normandie. A mes yeux apparaissent des physionomies dont je me plais à observer l'hon-nête et bonne expression; à mes oreilles résonne l'idiome de la terre natale. Mon cœur se dilate; ma main serre avec confiance une autre main. Je ne suis plus en pays étranger. Je suis sur le sol du Canada, dans l'ancien empire de nos pères. Quel empire! de l'est à l'ouest, une espace de cinq cents lieues. A l'une de ses extrémités les profondeurs du golfe Saint-Laurent; à l'autre, le lac Supérieur, le plus grand lac de l'univers. Entre ces deux immenses nappes d'eau, des forêts d'où l'on peut tirer des bois de construc-tion pour le monde entier, des pâturages, des champs de blé et de maïs, les rustiques *loghouses* des défricheurs le long des clairières, les riants villages, les villes superbes au bord des fleuves et des rivières, et toutes les œuvres de l'industrie et de la science moderne: chemins de fer, bateaux à vapeur, télégraphes. Cette belle contrée, trois fois plus étendue que l'Angleterre et l'Irlande, était à nous, et se rejoignait par le bassin du Mississipi à la Louisiane, conquise aussi par nous. Et, de tout cela, rien à la France, pas le moindre hameau. Non. Mais la France est là vivante en un plus grand nombre de familles qu'au temps où elle avait là ses citadelles et ses gouverneurs. Sa conquête territoriale

lui a été enlevée ; sa conquête d'affection s'est accrue par l'accroissement continu de la population.

Qu'on se figure une de ces plantes dont un coup de vent emporte le germe sur une plage lointaine où il prend racine, où il se développe, où il produit des rejetons qui, peu à peu, s'élèvent au milieu d'un amas de plantes étrangères. C'est l'image de cette population française si petite d'abord, mais si ferme, qui a grandi entre les tribus indiennes, qui les a graduellement dominées, et qui maintenant conserve sous le régime britannique, dans les villes comme dans les campagnes, les traits distinctifs de sa nationalité ; dans les villes, tout ce qui représente l'idée intellectuelle : écoles et musées, livres et journaux, des hommes instruits, des écrivains de talent, et des salons où règnent encore ces habitudes de bonne grâce, d'exquise politesse dont la France a donné le modèle au monde entier ; dans les campagnes, l'humble travail agricole de l'habitant, c'est ainsi que l'on désigne les descendants de nos anciens colons, comme si eux seuls résidaient à poste fixe dans le pays, comme si les Anglais et les Américains qui y sont venus successivement étaient seulement les passagers.

Et le fait est qu'il reste solidement établi dans sa ferme cet honnête habitant. Si petite qu'elle soit, il ne pense point à la quitter, il ne se laisse point séduire par tout ce qu'il entend raconter des fructueuses plantations en d'autres contrées, des spéculations du commerce et de l'industrie. Si petite qu'elle soit, il se plaît à la cultiver, content de vivre au lieu où il est né, et de faire ce que son père a fait.

Si en cheminant par les sentiers du Bas-Canada, vous rencontrez un de ces habitants, soyez sûr que, jeune ou vieux, le premier il vous saluera très-poliment, et pour peu que vous témoigniez le désir de vous arrêter dans son village, il vous invitera à visiter sa maison, une très-humble maison, mais très-propre, les murs blanchis à la chaux, et des fleurs sur les fenêtres ; point de meubles superflus, ni de provisions luxueuses ; quelques jambons peut-être et quelques bouteilles dans le cellier, pour les jours soleunels ; nulle grosse somme dans l'armoire, mais certainement deux ou trois actes qui constatent la filiation de cet honnête paysan et son origine. Ce sont ses titres de noblesse. Il sait par-là que son aïeul est venu de la Normandie ou de la Bourgogne, de la Bretagne ou de la Franche-Comté. Si vous pouvez lui parler de la province à laquelle se rattachent ses traditions de famille, il en sera très-touché. Heureux philosophe ! La modération de ses goûts écarte de lui la griffe de l'avarice et de l'ambition. Ses habitudes d'ordre

et de travail lui donnent le bien-être, sa croyance héréditaire, sa croyance religieuse lui assure la paix du cœur.

Nous devons rendre justice aux Anglais. En prenant possession du Canada, ils s'engageaient à respecter son culte, ses institutions, ses coutumes¹, et ils ont loyalement tenu leur promesse. Les seigneurs canadiens ont gardé leurs prérogatives, les fermiers leurs contrats, le clergé catholique ses dotations et ses privilèges. J'ai vu à Montréal, une procession sortant de la cathédrale en grande pompe et défilant entre deux lignes de soldats anglais, revêtus de leur uniforme de parade, debout et silencieux dans l'attitude la plus respectueuse.

Jadis, notre empire canadien s'appelait la Nouvelle-France. En le voyant aujourd'hui, avec ses lois, ses mœurs d'un autre temps et sa langue qui a gardé la sévère élégance du dix-septième siècle, nous pourrions bien l'appeler l'ancienne France, et j'ajouterais la fidèle et charmante France."

Le numéro du *Correspondant* qui nous apporte ce discours renferme l'entre-filet suivant : " Nos lecteurs apprendront sans doute avec intérêt que, par suite d'un récent voyage, M. A. Sauton, libraire, rue du Bac, 41, a noué avec le Canada des relations assez suivies qui lui permettent de recevoir régulièrement les ouvrages publiés en langue française dans ce pays. La notice des livres, journaux et recueils périodiques qu'il vient de faire paraître, montre combien le Canada est resté français, cette littérature était, jusqu'à ce jour, bien peu connue chez nous. Par les comptes-rendus que nous esrons bientôt faire de quelques-unes de ces publications, on appréciera à quel degré la foi et les sentiments élevés de la vieille patrie sont restés vivants dans cette colonie perdue, mais restée digne de son origine. M. Sauton se chargera de faire venir tous les livres que nos lecteurs désireraient, et aussi d'envoyer les ouvrages que les auteurs voudraient faire parvenir dans ce pays."

Conclusions de cet article : les Européens ne nous connaissent pas.

Ceux qui ont entendu parler du Canada et des Canadiens n'ont que de fausses notions sur notre compte. Des voyageurs et des écrivains de la presse légère se plaisent à entretenir cette ignorance et à l'aggraver. Nous n'avons point d'organe en Europe pour défendre assidûment notre cause et faire taire les détracteurs.

¹ Durant les premiers trois quarts de siècle l'Angleterre a fait tout ce qu'elle a pu pour nous écraser.

Cinq ou six hommes éclairés en France, et autant en Angleterre sont tout ce que le Canada possède d'amis au monde en dehors de son territoire. Ces amis n'appartiennent point aux cercles bruyants des groupes populaires ni à cette littérature en vogue qui vise par dessus tout à produire de la sensation. Ils écrivent des livres et font des conférences qui, par leur nature même, ne sont pas généralement recherchés de la foule. L'excellence de leurs œuvres qui s'adressent plus haut, fera toujours qu'ils nous aideront peu à transformer l'opinion des masses à notre sujet,—mais ils seront écoutés et ils feront école dans un milieu où les nations comme les simples individus, tiennent à honneur de se produire.

Montrons-nous sensibles aux sympathies que l'on nous témoigne ; sachons reconnaître nos amis ;—quant aux autres, il suffit de nous en amuser de temps en temps.

BENJAMIN SULTE.

Ottawa, 25 Février, 1873.

CONFERENCES AMERICAINES.¹

III.

HENRY LONGFELLOW.

(Suite et fin.)

Choisissons une pièce dont le titre est singulier : *Échelle de saint Augustin*. Saint Augustin a dit—ce que je ne savais pas avant de l'avoir lu dans ce poète—que nos vices étaient comme les degrés d'une échelle, et que nous devions monter sur eux pour les vaincre. Longfellow a pris cette pensée, et voici comme il la développe :

L'ÉCHELLE DE SAINT AUGUSTIN.

“ Saint Augustin ! tu l'as bien dit, que de nos vices nous pouvons faire une échelle si nous voulons fouler sous nos pieds chaque action honteuse.

“ Toutes les choses vulgaires, tous les petits événements de chaque jour, que l'heure amène et que l'heure emporte, petits plaisirs, petits murmures, sont les degrés par lesquels nous pouvons monter.

“ Les désirs bas, les desseins ignobles qui diminuent la vertu, les orgies du vin, tous les excès, l'envie des choses honteuses, les combats pour ce qui n'est pas vrai, le dureté de cœur qui fait mé-

¹ Voir la livraison d'Avril 1873.

priser les rêves de la jeunesse, toutes les pensées mauvaises et les mauvaises actions qui sortent des mauvaises pensées, tout ce qui arrête ou entrave les mouvements nobles de la volonté ; tout cela doit être foulé sous nos pieds si, dans les champs lumineux du bon renom, nous voulons gagner une large place.

“ Nous n'avons pas d'ailes, nous ne pouvons pas prendre notre vol ; mais nous avons des pieds pour escalader et gravir par petits degrés, peu à peu, de plus haut en plus haut, les sommets nuageux de notre vie.

“ Les puissantes pyramides de pierre qui, comme un coin, fendent l'espace au-dessus du désert, quand on les regarde de près ne sont qu'une rampe de degrés gigantesques.

“ Les montagnes lointaines qui dressent leurs solides remparts jusqu'aux nuages sont sillonnées par de petits sentiers que nous découvrons à mesure que nous nous élevons sur les plus hauts sommets.

“ Les hauteurs que les grands hommes ont su conquérir et garder, ils ne les ont pas atteintes par un vol subit ; pendant que leurs compagnons dormaient, eux, ils travaillaient toute la nuit pour s'élever.

“ Nous tenant debout sur ce que nous avons trop longtemps porté avec nos épaules courbées et nos yeux à terre, nous pouvons discerner ce que nous ne voyions pas d'abord : une route ouverte à de plus hautes destinées.

“ Même le passé irrévocable ne nous paraît plus perdu, ne nous paraît plus tout à fait vain si, nous élevant sur ces ruines, nous touchons enfin à quelque chose de plus noble que lui.”

Je ne puis pas oublier une pièce plus connue, celle qui a répandu dans le monde entier la renommée de ce grand poète. Je veux parler d'*Excelsior*. En Angleterre, en Amérique, on a donné ce titre à des entreprises commerciales, à des morceaux de musique, à des navires qui portent ce beau nom au milieu des vagues et des tempêtes : *Excelsior* !

• Plus haut ! toujours plus haut ! C'est le cri de cette âme poétique et vaillante à mesure que la vie s'avance et que le temps précipite ses pas. Je ne connais dans aucune langue une inspiration plus pure et plus vraiment sublime, dans le sens de ce beau mot *sublime* qui veut dire au-dessus de nos fanges et de nos misères d'ici-bas.

EXCELSIOR.

“ Les ombres de la nuit tombaient rapidement. Un jeune homme traversait un village des Alpes. Il portait, au milieu de la neige

et de la glace, une bannière avec cette étrange devise : *Excelsior !*
Plus haut !

“ Triste était son front ; son œil avait la flamme du poignard tiré de son fourreau ; sa voix, comme un clairon de cuivre, répétait ces sons d'une langue inconnue : *Excelsior !* ”

“ Dans d'heureuses demeures il voit la lumière, la flamme du foyer qui pétille claire et chaude, et devant lui, là-haut, les spectres du glacier : de ses lèvres tombe, comme un sourd murmure : *Excelsior !* ”

“ Ne tentez pas la passe, dit le vieillard, la noire tempête gronde sur nos têtes, le torrent mugit vaste et profond.” Plus fort, la voix de clairon répond : *Excelsior !*

“ Oh ! reste, murmure la jeune fille, et sur mon sein repose ta tête fatiguée.” Une larme s'arrêta dans son œil bleu ; il soupira, mais il reprit : *Excelsior !*

“ Gare aux branches des pins arrachés par la foudre ! gare à l'avalanche en fureur ! ” Ce fut le dernier adieu du villageois. Une voix répéta déjà sur la hauteur : *Excelsior !*

“ A l'aube du matin, au moment où, vers le ciel, les pieux moines du Saint-Bernard répètent l'office accoutumé, une voix fend l'air vibrant : *Excelsior !* ”

“ Le chien fidèle découvre un voyageur à moitié enseveli dans la neige ; sa main glacée serre encore une bannière à la devise mystérieuse : *Excelsior !* ”

“ Là, dans le crépuscule terne et froid, sans vie, toujours beau, il est étendu ; et de l'azur des cieux, de la sérénité lointaine, tombe, comme une étoile, une voix divine : *Excelsior !* ”

Henry Longfellow joint à l'énergie et à l'élévation un autre don. Il a l'imagination ingénieuse. Chaque pièce de ses poésies s'achève par un tour, un jet, une finale, inattendues, originales et souvent d'une rare beauté. Je ne puis me porter garant de la perfection de la forme. En traduisant, on efface, on affaiblit la langue native ; puis on s'expose à prendre pour beau ce qui vous a coûté de la peine ; l'attention intense vous semble de l'admiration, comme l'enfant appelle diamants les pierres brillantes qu'il abat à coups de marteau. Mais la beauté de l'invention reste au moins toute entière, et ce don fait le vrai poète. On peut dire de Longfellow qu'il a au plus haut degré l'originalité de l'invention et la facilité de la splendeur.

Jugez-en par le *Sablier*. Le poète suppose qu'il est seul, dans sa petite chambre, la nuit. Il travaille, et devant lui se trouve, marquant sans bruit le pas des heures, un sablier rempli par une poignée de sable qu'un ami a rapporté du désert :

LE SABLE DU DÉSERT DANS LE SABLIER.

“ Une poignée de sable rouge, apportée des chaudes régions du désert de l'Arabie, est devenue dans ce cristal l'espion du temps et le ministre de ma pensée.

“ Depuis combien de siècles pesants ce sable a-t-il été roulé dans le désert ! Que de vicissitudes étranges il a vues et combien d'histoires l'ont eu pour témoin !

“ Peut-être les chameaux de l'Ismaélite l'ont foulé en passant, quand, loin de la vue du patriarche, ils portaient en Égypte son fils préféré ;

“ Peut-être les pieds de Moïse, nus et brûlants, y ont-ils imprimé leur trace, ou les roues bruyantes du char de Pharaon l'ont-elles fait jaillir dans les airs ;

“ Ou bien Marie, avec le Christ de Nazareth, embrassé dans ses caresses, lorsque son pèlerinage d'espérance, d'amour et de foi, illuminait le désert sauvage ;

“ Ou les anachorètes, quittant les palmiers d'Engaddi pour gagner les bords de la mer Morte, en chantant lentement les vieux psaumes de l'Arménie en strophes inarticulées ;

“ Ou les caravanes, qui de Bassora dirigent leurs pas vers l'Orient, ou les pèlerins de la Mecque, soumis au destin, résolus dans leur cœur ;

“ Ils ont passé sur ce sable, ils peuvent l'avoir foulé ! Et maintenant, dans cette tour de cristal, emprisonné à jamais par une main curieuse, il compte les heures qui s'envolent.

“ Pendant que je le fixe, les étroites murailles s'élargissent. Devant mes yeux rêveurs apparaît le désert avec son sable houleux et ses ombres infinies ;

“ Soulevé par le souffle du vent, ce petit filet brillant se dilate en une colonne haute et immense, portant avec elle la terreur et la menace.

“ Devant, au delà du soleil qui se lève, à travers la plaine sans limite, la colonne et son ombre s'avancent et s'élargissent jusqu'à ce que ma pensée les poursuive en vain.

“ La vision s'évanouit !... Sur le soleil rougi, sur la plaine brûlante et incommensurable, les portes de cristal se referment de nouveau. Le sable d'une demi-heure s'est écoulé !”

A côté de la richesse de l'imagination, voulez-vous, Messieurs, admirer la délicatesse du sentiment et la tendresse du cœur ? Vous seriez surpris qu'Henry Longfellow ne les possédât pas. Il aime, les enfants. On raconte que Louis XIV, lorsque l'architecte Mansart lui soumit les plans de Versailles, avait écrit en marge :

“ *Avoir soin de répandre de l'enfance partout.*” Dans les poésies de Longfellow comme dans les poésies de Victor Hugo, l'enfance est répandue partout, comme l'ornement gracieux du monument. Écoutez, entre tant d'autres, cette jolie pièce, intitulée *les Enfants* :

LES ENFANTS.

“ Venez, venez, enfants, j'entends vos jeux, et les problèmes qui troublaient mon âme s'évanouissent aussitôt. Vous ouvrez mes fenêtres vers l'Orient, du côté où les pensées ressemblent à des oiseaux qui chantent ou aux levers du matin. •

“ C'est dans vos cœurs que se lève le soleil et les oiseaux chantent dans vos pensées, dans votre âme coulent les clairs ruisseaux, dans la mienne est le vent d'automne et la première chute de la neige.

“ Ah ! que serait pour nous le monde, si nous n'avions pas les enfants ? Nous verrions en tremblant derrière nous les ténèbres, devant nous le désert.

“ Ce que les feuilles sont à la forêt, ce que l'air et la lumière sont à la plante, ce que la sève est au bois, les enfants le sont au monde. A travers les enfants, il sent les rayons d'un climat plus brillant et d'un soleil plus chaud.

“ Venez à moi, venez, venez, enfants. Chantez à mes oreilles ce que les oiseaux et les zéphirs chantent dans votre rayonnante atmosphère.

“ Que sont toutes nos querelles et la sagesse de nos livres comparées à vos caresses et à la gaieté de vos regards !

“ Vous valez mieux que toutes les ballades qu'on a chantées. Vous êtes de vivants poèmes, et tout le reste est déjà mort.”

J'aimerais à citer encore les nobles strophes consacrées à flétrir l'esclavage et à chanter les douleurs et les espérances des pauvres Africains, maintenant affranchis, qui nomment Longfellow avec Channing parmi leurs bienfaiteurs ; mais je dois abrégier, afin de vous entretenir, Messieurs, d'une œuvre plus considérable. Je veux cependant vous montrer ce que j'ai déjà indiqué, le don de l'inattendu, l'originalité, le tour soudain de la pensée, qualités si remarquables dans les pièces très-célèbres *la Vieille horloge, le Pont de pierre*, et unies à la suavité dans *les Oiseaux de passage*.

LES OISEAUX DE PASSAGE.

“ Les ombres épaisses tombent du haut des tilleuls qui s'élèvent comme une muraille énorme devant le ciel du midi.

“ Et du sommet des sombres hêtres, comme une marée montante, l'obscurité envahit les champs qui nous entourent.

“ Mais la nuit est belle ; partout une douce vapeur remplit l'air, et les sons lointains semblent rapprochés.

“ Au-dessus, dans la clarté de la nuit étoilée, de rapides oiseaux de passage volent à travers l'atmosphère humide. J'entends les battements de leurs ailes rapides, lorsque des régions froides et glacées ils vont chercher les prairies du Sud. J'entends dans les hauteurs des airs leurs cris tombant comme un rêve des cieux, mais leur forme, je ne puis la voir.

“ Ne dites pas cela. Ces voix qui murmurent la joie et la passion ne viennent pas de la troupe des oiseaux ; ce sont les échos du chant des poètes, murmures de plaisir, de douleur ou de faiblesse. C'est le son des mots ailés. C'est le cri des âmes qui, bien haut, dans de rudes labeurs, volent en battant des ailes, cherchant un climat plus chaud, et, dans leur vol élevé à travers des royaumes de lumière, elles laissent sur notre monde de ténèbres leurs chants et leur harmonie.”

Jusqu'ici, Messieurs, je vous ai fait entendre des pièces courtes et détachées, touchantes, ingénieuses, splendides ; mais Longfellow ne serait pas un grand poète s'il n'avait pas un souffle plus puissant s'il n'était pas capable de concevoir et d'enfanter une œuvre plus considérable. J'ai pour ainsi dire traversé le jardin rempli de fleurs charmantes qui mène au pied d'un monument. L'auteur d'*Excelsior des Oiseaux de passage* est aussi l'auteur d'*Yawatha de l'Étudiant espagnol*, de la *Légende dorée*. Il vient de publier des *Scènes dramatiques* ; il a écrit des romans, mais il est avant tout le chantre et l'inventeur incomparable d'*Évangéline*, poème immortel qui vivra avec *Paul et Virginie*, avec *Hermann et Dorothee*, avec *Mireille*, avec le *Vicaire de Wakefield* et *Pernette*, aussi longtemps que les hommes conserveront le culte de la beauté littéraire et de la pureté morale.

Le poème d'*Évangéline* est connu en France grâce à M. Marmier, à madame de Bury, à M. Montégut, à M. Brunet ; mais il ne l'est pas assez cependant, je vous demande la permission de vous le raconter brièvement¹.

La scène se passe au nouveau monde, dans l'Acadie, cette belle presqu'île cédée en 1713 aux Anglais par Louis XIV, bien avant la cession du Canada, et qui forme aujourd'hui la *Nouvelle-Ecosse*.

¹ On sait que notre ami et collaborateur, Pamphile Lemay a traduit *Évangéline* en beaux vers français ; œuvre admirable qui lui a valu il n'y a pas encore longtemps dans une conférence publique, les chaleureux éloges de la part de notre poète national, M. L. H. Fréchette. Peut-être publierions-nous un jour ou l'autre, ce poème dans son entier, si Dieu nous prête vie. N. R.

Les Français établis sur cette terre lointaine, que ses prairies et son climat rendent comparable à notre belle Normandie, résistèrent à cette cession d'êtres humains, comme nous résisterions assurément si, demain matin, un décret céda à l'étranger un lambeau du sol natal ; et, lorsque la guerre éclata entre la France et l'Angleterre au Canada, ils furent accusés d'avoir aidé les Français secrètement. Les Anglais sont durs. Il y a d'autres races qui oppriment les races inférieures ; la race saxonne les supprime. Un ordre abominable de lord Chatham décida, en 1755, que tous les hommes colons de l'Acadie seraient rassemblés dans les églises à un jour indiqué, que le gouverneur ferait annoncer à ces hommes, en les retenant prisonniers, que leurs biens allaient être confisqués, leurs maisons détruites, leurs familles dispersées. Cet ordre partit d'Angleterre, en plein dix-huitième siècle, sur les conseils de Franklin, sans aucune objection de Voltaire, et il fut exécuté par un gouverneur impitoyable nommé le major Lawrence. Un épisode de cette atroce histoire a servi de thème au poème d'*Évangéline*, qui est, on va le voir, comme un drame touchant joué par un petit nombre de personnages, avec des changements de scène continuel, au milieu de décorations d'une merveilleuse magnificence.

C'est d'abord la peinture de l'allégresse, du travail et de la paix dans le village de Grand-Pré, avec ses petites maisons modestes, ouvertes jour et nuit, d'où s'élève la fumée bleue comme un encens et avec ses habitants laborieux et aisés, honnêtes et chrétiens, sans misère et sans faste, troupeau exempt de loups, peuple sans populace. Là demeure le fermier Benoit, père d'Évangéline, et le forgeron Basile, père de Gabriel. Les deux jeunes gens sont fiancés, et leurs fiançailles joyeuses, les plaisirs et les travaux des champs, composent autant de scènes charmantes, toute une série de géorgiques villageoises, interrompues par la brusque arrivée de l'ordre d'arrestation, d'exil, de confiscation, qui éclatent au milieu des fêtes comme le tonnerre à la fin d'un beau jour, comme le rappel et le tocsin au milieu d'une cité paisible. Cette tragédie, qui coupe court à cette idylle, compose la première partie du poème. Elle se termine par le départ des proscrits, portés, poussés, distribués pêle-mêle sur des navires qui obéissent au gouverneur. La scène est des plus pathétiques. Les adieux de l'exil ont inspiré tous les poètes. Vous connaissez la page sublime de Lamennais : *l'Exilé partout est seul !* Vous avez lu les vers de Victor Hugo :

Il disait aux oiseaux de France : " Je vous quitte,
Doux oiseaux, je m'en vais aux lieux où l'on meurt vite,
Au noir pays d'exil où le ciel est étroit ! "

Vous vous rappelez le tableau de Muller, qui a représenté avec tant de vigueur les jeunes Irlandaises enlevées de force par ordre de Cromwell pour être transportées en Amérique. Vous vous êtes arrêtés devant une gravure allemande, *die Auswanderung* ; on voit les pauvres émigrés quitter leur village, ils suivent à pied le chariot chargé de leurs bagages et passant devant le cimetière. Les petits enfants, enchantés, insoucians, courent en avant, les grandes sœurs, plus graves, marchent en arrière avec hésitation, le père se roidit et se domine, la mère arrache une fleur, en pliant le genou, à la tombe de la famille et tourne la tête en pleurant du côté de la maison abandonnée. Vous avez lu le beau discours de Richard Cobden, racontant qu'il avait vu des Irlandais, avant de s'embarquer dans les docks de Liverpool, baiser la terre et emporter dans une petite caisse un peu de gazon encore vert sur une motte de terre de la patrie. Que de cris, de larmes, de chants d'exil, depuis le *Super flumina Babylonis*, jusqu'aux adieux des Acadiens précipités de force sur les navires, pendant que la nuit est illuminée par l'incendie du village, et que la terre natale s'ouvre pour recevoir le cadavre du vieux Benoit, du père d'Évangéline, frappé de mort au moment du départ, et ne pouvant s'arracher à sa patrie ni survivre à son désespoir.

La seconde partie du poëme nous montre la pauvre Évangéline conduite par quelques voisins à bord du navire qui doit l'emmener, et confiée au pasteur du village. Gabriel est dirigé vers un autre navire qui fait voile pour la Louisiane. L'histoire nous apprend qu'une partie des exilés de l'Acadie s'établit dans la Floride, d'autres passèrent en Europe, et on assure que quelques-uns ont encore des descendants en France, dans les environs de Chateaufort.

Nous retrouvons Évangéline traversant à pied plusieurs des États du nord de l'Amérique, décrits l'un après l'autre par le poëte avec une admirable variété, et s'embarquant enfin sur le cours majestueux du Mississipi, qu'elle redescend avec ses compagnons d'exil, attachés les uns aux autres par les liens du malheur, du souvenir et de l'espoir. La peinture du Mississipi, véritable océan qui marche entre des rives tantôt triantes, tantôt funèbres, est, même après Chateaubriant, l'une des plus étonnantes descriptions qu'on puisse lire. Pendant qu'Évangéline descend le grand fleuve, Gabriel le remonte sur un autre bateau parti de la Louisiane. Tous deux se cherchent et tous deux se rencontrent, mais, hélas ! sans s'apercevoir. Au moment où les deux bateaux se croisent en silence, la chaleur du soleil contraint les passagers au repos. Évangéline et Gabriel dorment sans se douter que la destinée les rappro-

che, et déjà ils sont séparés par une longue distance, lorsque Évangéline, se réveillant, dit au prêtre qui l'accompagne : " O mon père ! quelque chose a dit à mon cœur que Gabriel n'était pas loin. Était-ce un rêve, ou un ange a-t-il passé qui m'a révélé la présence de mon fiancé ? Pardonnez ces paroles qui n'ont pas de sens pour vous." Et le prêtre répond : " Ma fille, tes paroles ne sont point insensées et je les comprends bien. Ton sentiment est profond et tes paroles ressemblent à ces bouées qui flottent sur la surface des eaux montrant la place où l'ancre s'est enfoncée." Et le silence se fait, interrompu par la note stridente que jette au vent l'oiseau moqueur avant de se cacher dans les bois.

Le bateau qui porte Évangéline arrive après plusieurs jours à une station où s'est établi le vieux Bazile. Grande joie des compagnons qui retrouvent leurs compagnons. Grande émotion d'Évangéline qui croit retrouver Gabriel. Mais à ses premiers mots, Bazile lui apprend que depuis plusieurs jours, il est parti à sa recherche. " Vous avez dû, dit-il le croiser en route et le rencontrer." Ici se place une scène de gaieté champêtre. Les colons de l'Acadie sont tout au bonheur de se revoir, pendant que la pauvre Évangéline se tient seule à l'écart, ayant peine à contenir son cœur que le poète compare à un nid d'où les oiseaux sont partis et sur lequel il est tombé de la neige.

Avec une indomptable énergie, la jeune fille se décide à partir, escortée du vieux pasteur et quelques amis, pour suivre et chercher Gabriel. Nous ne l'accompagnerons pas, Messieurs, dans cette longue poursuite qui sert au poète à déployer sa puissance véritablement magique de description de la nature et à faire passer sous les yeux éblouis du lecteur les différentes contrées du nouveau monde. Après plusieurs années d'inutile fatigue, après avoir séjourné tantôt tant le camp des Indiens qui lui racontent l'histoire du *Fiancé de Neige*, tantôt dans la maison du missionnaire, elle finit par s'arrêter dans la Pensylvanie ; elle se fixe dans la capitale de cet Etat hospitalier et elle y devint Sœur de la charité, conservant son cœur à Gabriel, mais laissant sortir de ce cœur brisé et répandant sur les malheureux toute sa puissance d'aimer, comme ces parfums qui, sans rien perdre de leur arôme, l'exhalent autour d'eux dans les airs.

La peste se déclare dans la ville. Évangéline se multiplie, allant partout veiller les mourants, peut-être en désirant la mort. Un jour, dans une salle d'hôpital, elle s'approche d'un lit ; elle en écarte les rideaux. Le malade est à l'agonie. Elle le regarde, elle le reconnaît, et, avec un accent pieux et tendre, elle s'écria : " *Gabriel ! mon bien-aimé !*" A ce cri, le mourant, dans un rêve de délire,

revoit la maison de son enfance, les rivières bordées d'arbres, les vertes collines de l'Acadie, le village, la montagne, et dans l'ombre des forêts, comme au jour de sa jeunesse, Évangéline passe dans une vision. Il essaye de prononcer un nom, mais les sons inarticulés meurent sur ses lèvres. Il essaye de se lever : sa tête retombe sur l'épaule d'Évangéline agenouillée près du lit. Son dernier regard est doux, mais il s'éteint soudainement comme une lampe que le vent souffle tout-à-coup. Tout est fini, l'espérance, la crainte, la peine, le désir du cœur, la longue attente inutile, le profond désespoir, la pesante patience ! Pressant une fois de plus la tête inamée sur son sein, elle s'affaisse doucement elle-même en murmurant : " Père, je vous remercie ! "

Cette scène pathétique et tout le poème se terminent par ces beaux vers, écrits dans un rythme grave et lent comme un psaume funèbre :

" La forêt primitive est toujours debout ; non loin de son ombre, l'un à côté de l'autre, dans leur tombeau sans nom, les deux amants sommeillent. Dans l'étroite enceinte d'un petit cimetière catholique, à côté de la ville, ils reposent ignorés, inaperçus ; chaque jour le flux et le reflux de la vie passe à côté d'eux, à côté de milliers de cœurs ardents qui ont cessé de battre, à côté de têtes fatiguées qui ne travaillent plus, à côté de mains laborieuses qui ont cessé leur tâche, à côté de pieds agiles qui ont achevé leur voyage

" La forêt primitive est toujours debout, mais à l'abri de ses rameaux habite une autre race, avec d'autres coutumes et un autre langage. Seulement, le long du rivage du triste et nuageux Atlantique, languissent encore quelques paysans acadiens dont les pères sont revenus de l'exil pour mourir sur la terre natale ; dans la cabane du pêcheur, le rouet et la navette sont encore à l'ouvrage ; les filles portent encore de grands bonnets normands et leur costume de toile de ménage. Au coin du feu, le soir, elles redisent l'histoire d'Évangéline, pendant que, dans les rochers, la voix profonde de l'Océan retentit et approche, et que les lamentations de la forêt lui répondent par leurs échos désespérés."

Messieurs, j'ai à vous demander grâces à la fois pour la longueur de cette étude et pour sa mélancolie. Je n'ai plus à louer Longfellow, mais je ne puis pas résister au plaisir de rapprocher de son nom celui d'un de nos premiers poètes français. Je voudrais avoir le temps de comparer *Évangéline* à *Pernette*. Il y a dans les deux œuvres, dans les deux talents, une grande ressemblance. Les personnages de Laprade sont plus vivants, les paysages de Longfellow sont plus grandioses. Il y a plus de feu dans Laprade, plus d'émotion dans Longfellow. Mais tous les deux s'élèvent l'un

mêmes sommets lumineux et se plaisent dans les mêmes régions sereines. Tous les deux parlent purement de l'amour et pieusement de la nature. Je ne connais rien de plus exquis, dans aucune langue, que les fiançailles de Pernelle et de Pierre sur les montagnes du Forez et que la rencontre de Gabriel et d'Évangéline sur les ondes du Mississipi ; rien de plus sublime que la mort de Pierre et que la mort de Gabriel. Combien je remercie les deux poètes de m'élever à ces sentiments exquis, de m'initier à ces situations pathétiques dans ces simples récits d'existences modestes ! Combien j'admire cet art merveilleux, qui sans évoquer les César et les Agamemnon, m'intéresse à l'amour et m'associe au malheur de créatures à moi semblables, et, sans forcer le naturel, me fait rencontrer le sublime dans les luttes de la vie obscure de pauvres paysans. Fatigué de traduire de nobles vers en mauvaise prose, je laisse à Victor de Laprade le soin de célébrer ces beautés de l'inspiration honnête qui est aussi l'inspiration de Longfellow, et je vous rappelle, en terminant, ces beaux vers du poème de *Pernelle* :

Muse de mon pays, mais fille aussi du ciel ;
 Vierge au front ceint d'airélie et de bruyère rose,
 Muse invisible à tous et qui vois toute chose !
 Ouvre à mes yeux obscurs, écartant le brouillard,
 Les larges horizons qu'embrassent ton regard,
 Et, pour voler plus près des antiques modèles,
 Donne à ton faible enfant le souffle et le coup d'ailes.
 Le premier je t'invoque en ces chastes deserts ;
 Que ta virginité s'attache dans mes vers !
 Fais circuler toujours à travers ma pensée
 L'air pur de la montagne et sa vertu sensée,
 Et la salubre odeur des pins de nos sommets,
 Qui suscite la vie et n'envivre jamais.
 D'autres iront cueillir sous les soleils torrides
 Les savoureux trésors des jardins hes; érides,
 En des lieux où l'aspic rampe sur les gazons,
 Où des fruits éclatants cachent de vils poisons ;
 Moi, sur le maigre sol de tes âpres domaines,
 Je ferai des moissons plus pauvres, mais plus saines.
 Rien de bas et d'impur ne me suivra chez toi,
 Et j'y marcherai seul et libre comme un roi.
 Viens ! et donne à mes vers, à mes sobres images,
 Un solide support fait de maximes sages,
 Que le parfum en fasse oublier les couleurs,
 Qu'on devine le roc sous le velours des fleurs ;
 Que dans l'ébène ou l'or, selon la fantaisie,
 De l'antique sagesse ils cachent l'ambrosie :
 Qu'enfin, dans tout ce livre honnête et bienfaisant,
 L'âme éclate immortelle et que Dieu soit présent.

Ils est bien possible, Messieurs, que le dénoûment de *Pernelle* et celui d'*Évangéline* semblent un peu lugubres à ceux qui aiment que les pièces et les romans finissent bien. Mais les poèmes qui finissent

bien ne sont pas des peintures exactes de la vie, car la plupart des romans de la terre finissent mal ou restent sans dénoûment.

Cherchez, imaginez un autre dénoûment au poème d'*Évangéline*. Vous pouvez, avec un léger anachronisme, supposer qu'au lieu d'arriver dans la ville de Guillaume Penn, au milieu de ces amis qui se tutoient et s'appellent des frères, la fille du fermier Benoit se dirige vers le lac Salé et se fixe au milieu des Mormons, près de ces *saints des derniers jours*, qu'on ferait mieux d'appeler les saints du dernier étage. Elle y trouve Gabriel déjà remarié à plusieurs femmes et père de nombreux enfants. Elle veut parler de son amour fidèle, de sa patrie, de Dieu, des souffrances de son cœur. Aimer ! que signifie ce mot ? Un Dieu ! Où donc est-il ? Une patrie, à quoi bon ? Souffrir, et pourquoi donc ? Rêves, fictions tourments inutiles ! Les Anglais ont bien fait de chasser les Acadiens, puisqu'ils étaient les plus forts. Gabriel a bien fait de prendre une autre femme, et les mots dont se sert Évangéline sont rayés du vocabulaire, effacés dans l'histoire...

Messieurs, si vous supposez ce dénoûment, il n'y a plus de poème. Le mal ne serait pas grand si c'était là un progrès de la science qui chasse le merveilleux et nous ramène à la réalité. Mais ne vous y trompez pas. Ce n'est pas la poésie, c'est la réalité même qui succombe sous les négations des docteurs que je relègue ici par politesse chez les Mormons. La poésie ne nous charme, Messieurs, que parce qu'elle rend plus aimable ce qui doit être aimé, plus admirable ce qui doit être admiré, plus sensible ce qui doit être senti. C'est la prose vulgaire qui a tort. L'enthousiasme a raison. Dieu, amour, gaieté, courage, lutte, ardeur, larmes, fidélité merveilles, de l'âme, splendeur de la nature, tous ces mots qui composent le poème d'*Évangile* sont les mots vrais, les mots sacrés de la vie. Les effacer, c'est remplir la réalité par un rêve, et la chimère est du côté de ceux qui nient. Aussi, quand j'entends nier Dieu, je ne tremble pas pour Dieu, je tremble pour l'homme, déjà si petit, si bas, si pauvre, et que l'on veut encore amoindrir, avilir et dépouiller. Si la vie est une vallée de larmes, ah ! n'enlevons pas à cette vallée les ombrages qui la rafraîchissent, les montagnes qui la couronnent et le ciel qui la couvre. Pour être justes envers la vie, laissons à toutes ces réalités leur manteau poétique, et remercions les poètes qui ne nous permettent pas de nous déshabituer de l'admiration.

Je ne sais pas si Henry Longfellow, le poète pur et puissant que je vous demande d'aimer avec moi, a bien respecté la chronologie en faisant d'*Évangéline* une Sœur de la charité. C'est en 1755 que lord Chatham condamna les Acadiens au bannissement, et c'est, je

crois, en 1805 seulement que l'admirable Élisabeth Seton, une créature respectable et extraordinaire, une sainte énergique et gaie (dont je vous raconterai peut-être l'histoire dans une autre conférence pour vous prouver une fois de plus que la poésie a sa place en Amérique) fonda à Emmetsburg, près de Baltimore, les premières Sœurs de Charité des États-Unis¹. Mais j'aime cet anachronisme poétique. Il me plaît de placer Évangéline parmi les premières compagnes de cette vaillante chrétienne qui traversait la vie en répétant ces mots, vraie traduction de l'*Excelsior* d'Henry Longfellow, ces mots que nous devons tous répéter à chaque nouvelle phase, bonne ou mauvaise, de notre existence et surtout aux heures ténébreuses et désagréables : "*Jamais en avant, jamais en arrière, toujours en haut !*"

1 La tâche sera rendue bien facile par le livre précieux que nous devons à madame de Barberey : *Élisabeth Seton et les commencements de l'Église catholique aux États-Unis*. Paris, Poussielgue, 1868.

AUGUSTIN COCHIN.

LA FRANCE DANS SES COLONIES

DISCOURS

LU A LA SEANCE TRIMESTRIELLE DE L'INSTITUT

DU 8 JANVIER 1873

On dit souvent : la France ne sait pas coloniser.

Est-ce vrai ?

Devons nous, sans le contester, admettre ce reproche ?

Les autres peuples se plaisent à proclamer leur mérite. Nous laissons indolemment déprécier le nôtre, et parfois nous le déprécions nous-mêmes.

On nous accuse de nous abandonner à de futiles vanités. Mieux vaudrait nous maintenir dans une juste fierté.

L'histoire de nos colonies est l'une des pages les plus nobles et souvent les plus attachantes de nos longues annales.

Elle a été éloquemment et savamment racontée à diverses reprises en différents lieux.

Je n'ai pas la prétention d'en retracer un nouveau tableau. En recueillant mes souvenirs de voyage, en y adjoignant de récentes études, je voudrais seulement faire voir, par quelques traits caractéristiques, les qualités particulières de colonisation dont la France a de tout temps été douée :

25 mai 1873.

La hardiesse dans les entreprises, la générosité dans la victoire, la dignité dans les revers.

D'autres nations ont eu des succès plus éclatants ou plus durables. Pas une n'a montré de telles vertus.

La première dans les croisades, cette héroïque tentative de colonisation religieuse, la France a été la première aussi dans d'autres expéditions nautiques du moyen âge.

En 1364, des marins de Dieppe s'en vont par delà les antiques colonnes d'Hercule, par delà les Canaries et le cap Vert, le long de la côte occidentale d'Afrique. Ils rassurent, par leurs bons procédés, les noirs habitants de cette contrée, font avec eux d'agréables échanges et organisent des établissements de commerce sur des plages que nul navire européen n'avait abordées¹.

En 1365, des marins de Rouen, s'associant à ceux de Dieppe, s'avancent dans le golfe de Guinée et donnent des noms de Normandie aux rades où ils pénètrent.

Ainsi, comme l'a très justement dit un publiciste distingué " Par ces entreprises heureuses et répétées, en des parages jusqu'alors inconnus de toute autre nation, les Français ont le droit de se dire les pères de la colonisation moderne²."

Un siècle s'écoule. Pendant ce long espace de temps, nos explorations maritimes sont interrompues par les calamités du règne de Charles VI, par les agitations et les guerres des règnes suivants.

Puis voici venir les grands *Descubrades* : Christophe Colomb, Vasco de Gama. Une nouvelle ère commence. Le nouveau continent est découvert, et le nouveau chemin des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Les Espagnols et les Portugais prétendent garder l'entière possession de cet autre univers. Une bulle du pape la leur accorde : Au Portugal tout l'Orient, à l'Espagne tout l'Occident.

Cependant l'Angleterre et la Hollande veulent avoir leur part de ces archipels embaumés, de ces terres phénoménales dont on extrait des monceaux d'or, de ces royaumes dont on raconte tant de merveilles. En dépit du décret pontifical, elles iront résolument

¹ Si bon naviores qui tos estaiet de grand ceur lor donnèrent à fuzon petits juias et présouns, et les firent boire bon vin vermeil com que moult les esjouiront et les affièrent. *La navigation française*, par M. Pierre Margry, p. 57.

² Jules Duval, *Dictionnaire général de la politique*, 2e édition, p. 373. O. Lorentz, 1872. Nous ne pouvons citer ce passage d'une des œuvres de M. J. Duval sans rendre hommage à la mémoire de ce grave et éloquent écrivain, enlevé malheureusement à la science par une mort prématurée. On lui doit de très-intéressants articles, publiés en différents recueils, et deux livres excellents : *Histoire de l'émigration européenne*. 1 vol. in-8, couronné par l'Académie des sciences morales ; *Les colonies et la France coloniale*. 1. vol. in-8

vers ces fabuleuses contrées ; elles s'y établiront les armes à la main.

Et la France ?

En ce temps d'investigations et de conquêtes transatlantiques, la France était comme le poète dont Schiller raconte l'oubli dans un de ses apologues.

Jupiter annonce du haut de son trône qu'il va distribuer aux hommes les richesses de la terre. Tous aussitôt d'accourir et de prendre avec avidité : celui-ci la forêt, celui-là les champs, cet autre les chariots et les marchandises. Chacun ayant son lot, arrive le poète indolent, rêveur. Les distributions étant finies, Jupiter n'avait plus à lui donner que l'auréole de la gloire.

Ainsi attardée au partage du nouveau monde, la France ne pouvait en avoir une portion qu'en la disputant à plusieurs peuples, ou en faisant aussi elle-même quelques découvertes.

C'est ce qu'elle fit.

Pour réparer le temps perdu, elle recommença sur différents points à la fois son œuvre de colonisation, et graduellement l'accomplit d'une façon prodigieuse.

Elle avait de nombreux obstacles à surmonter, de violentes hostilités à vaincre, des luttes perpétuelles à soutenir. Malgré ces difficultés et ces périls, malgré ses essais infructueux et ses fatales défaites, un jour vint où son pavillon flottait librement sur toutes les mers, où, sur tous les continents et dans tous les archipels, elle avait ses domaines.

Oui, au commencement du dix-huitième siècle, la France était la première des puissances coloniales. Admirable succès ! Plus admirable encore si l'on songe par quels moyens elle y est parvenue.

Les projets de colonisation avaient séduit l'esprit aventureux de François Ier et occupé gravement la pensée de Henri IV. Pour affermir et élargir ces projets, Richelieu réligea diverses ordonnances, institua des compagnies de commerce, créa de nouveaux emplois civils et militaires.

Dans les orages de la Fronde, dans les constantes difficultés de son ministère, Mazarin ne pouvait accorder la même attention à cette œuvre lointaine.

Colbert la reprit avec son lumineux jugement et lui donna une nouvelle extension.

Cependant, pour entreprendre de périlleux voyages, pour porter le drapeau de la France sur des plages inexplorées, pour lutter contre l'ambition de plusieurs peuples puissants, l'État n'arme pas beaucoup de vaisseaux de ligne et ne détache point de grosses sommes de son budget. Plus d'une fois même il paralyse, par son

inertie ou ses fausses mesures, les courageux efforts de nos colons et les compagnies de commerce souvent les entravent par leurs erreurs et leur impéritie.

Mais la France s'élançait dans cette exploration et cette conquête d'un nouveau monde comme dans une nouvelle croisade.

Cavaliers et marins, gentilshommes et marchands, prêtres et ouvriers, toutes les classes de la société, selon leur vocation, leurs rêves et leurs penchants particuliers, se sentaient attirés vers cette Fata Morgana des vaporeux horizons. Ce que l'Etat ne pouvait faire dans ses embarras financiers, ou ses tourmentes politiques la France le fit par le mouvement et la puissance de diverses facultés individuelles.

Des marins de Dieppe et de Rouen avaient, comme nous l'avons dit, fondé, au quatorzième siècle, nos premiers établissements sur la côte d'Afrique. Bien avant Sébastien Cabot, des matelots basques s'avancent jusqu'à Terre-Neuve où nous avons conservé une autre petite colonie. Des négociants de Marseille vont en pleine Algérie organiser un comptoir, construire un édifice qu'ils appellent le Bastion du roi.

Dans cette guirlande de perles et d'émeraudes, qu'on appelle les Antilles, un^e de nos meilleurs domaines, la Guadeloupe, a été conquise par des matelots dieppois ; un autre, la Martinique, par une centaine de soldats, sous les ordres d'Esnambuc, gouverneur de Saint-Christophe.

Vers les régions inconnues de l'Amérique du Nord, voici venir Jacques Cartier avec deux petits bâtiments de soixante tonneaux. Il contourne le banc de Terre-Neuve et remonte jusqu'à l'île saur-vaige de Hochelaga le cours du Saint-Laurent.

L'habile et hardi Champlain, avec un bâtiment de même dimension, s'arrête au bord de cet immense fleuve et y forme un établissement qui deviendra la puissante ville de Québec.

Au pied de cette cité naissante, un vénérable prêtre, le père Marquette, animé d'un ardent désir d'études géographiques et de prosélytisme religieux, s'embarque sur un canot d'écorce avec une chétive provision de blé d'Inde et de viandes boucanées ; il traverse résolument le lac Huron, le lac Michigan, arrive au Mississipi et le descend jusqu'à sa jonction avec l'Arkansas. Là, ses provisions étant épuisées, il fut obligé de revenir en arrière ; mais les Indiens appellent le Meschacébé, et son cours vers la mer. A son retour à Québec, les cloches sonnaient et les habitants, l'évéque en tête, allaient à l'église chanter le *Te Deum* pour remercier Dieu de cette découverte.

Dix ans après, un simple enfant du peuple, Robert Lasalle, dont Louis XIV récompensa le courage par un brevet de noblesse achevait, l'épée à la main, l'œuvre commencée avec la croix par le père Marquette. Il descendait le Mississipi jusqu'à son embouchure, arborait la bannière de France près du golfe du Mexique, et nous donnait la Louisiane.

En même temps, les colons employés à l'achat des pelleteries, ces intrépides aventuriers qu'on appelle les voyageurs ou les coureurs des bois, remontaient avec de légers canots le courant des rivières. Arrivés aux passages ou des rocs et des *rapides* arrêtaient l'effort de leurs rames, ils déchargeaient les cargaisons, et prenant leurs canots sur leurs épaules doublaient par terre les impraticables défilés, puis, s'embarquant de nouveau, gagnaient les lacs du Nord, et pénétraient au milieu des tribus indiennes. C'étaient nos pionniers non moins audacieux que ceux des régions de l'Ouest illustrés par Cooper. C'étaient nos géographes. Ils mesuraient le terrain par leurs journées de marche, s'ouvraient des routes ignorées, et parcouraient des espaces inconnus.

Dans l'histoire de nos colonies, combien il y en a de ces faits mémorables accomplis humblement par quelque généreuse aspiration, ou quelque robuste volonté ! Là aussi, entre deux ou trois pelotons d'infanterie, au pied d'une palissade en bois, au bord des fleuves silencieux, au sein de l'immense espace du nouveau-monde combien de batailles plus étonnantes que celles des célèbres plaines d'Allemagne ou d'Italie, combien de héros qui n'ont point eu leur Homère, mais dont le nom doit rester à jamais inscrit dans le livre d'or de nos gloires nationales ; Montcalm, le pieux chevalier si ferme en ses périls, si modeste en ses victoires, si noble en son dernier combat¹. Le Canada lui garde un religieux souvenir. La France pour laquelle il mourut ne peut l'oublier. Bienville ! Le fondateur de la Nouvelle-Orléans. Son père était mort, les armes à la main, sur la terre canadienne. Il avait onze fils, tous engagés comme lui au service du roi, et cinq d'entre eux étaient tombés comme lui sur le champ de bataille. Les autres, désireux de se distinguer en quelque entreprise difficile, résolurent de continuer l'œuvre de colonisation commencée par Lasalle à la Louisiane. Les deux premiers furent emportés par la fièvre sur les rives du Mississipi. En mourant, ils léguèrent pour tout héritage à leur jeune frère la tâche à laquelle l'un et l'autre venaient de succomber. Il l'accepta et s'y dévoua. Il la poursuivit pendant quarante années, luttant avec une fermeté inébranlable contre tous les

1. Le père Sommervogel a publié récemment une intéressante biographie : *Comment on mourait autrefois*. 1 vol. in-12. Paris, Arbanel, 1872.

obstacles qui s'opposaient à ses efforts, sans cesse aux prises avec l'inquiète jalousie des Anglais, et les haines féroces des Indiens.

Dans sa vieillesse, il retourna en France. Bien faible encore était cette colonie pour laquelle il avait éprouvé tant d'angoisses et supporté tant de fatigues. Mais il pouvait la croire au moins affranchie des principaux périls qui menaçaient de l'anéantir dans son germe. Il y était entré avec deux cent cinquante hommes ; il y laissait une population de six mille âmes.

Si de l'Amérique, nous tournons nos regards vers nos anciennes possessions de l'Orient, ai-je besoin de citer Bussy, ce valeureux général que les ennemis désiraient tant ne pas rencontrer, et La Bourdonnais ! Un si grand courage ! Une si belle intelligence, et Dupleix qui malheureusement haït et persécuta cet homme éminent ! Ah ! si tous deux avait pu rester unis dans leur ambition et leurs plans de compagne, quelle triomphe pour la France, quelle chute pour les Anglais !

“ Dupleix, a dit Macaulay, entrevit le premier la possibilité de fonder un empire européen sur les ruines de la monarchie mongole. Son esprit inquiet, étendu, inventif, conçut cette idée à une époque où les plus habiles agents de la compagnie anglaise ne pensaient qu'à leurs chargements de marchandises et à leurs factures. Cet ingénieux, cet ambitieux Français, le premier comprit et mit en pratique l'art militaire et la diplomatie que les Anglais employèrent quelques années après avec tant de succès.”

Partout où nos colons voulaient s'établir, ils devaient combattre tantôt contre les milices européennes, tantôt contre les tribus indigènes ; caraïbes, peaux rouges, nègres et malais ; tantôt par une raison locale, tantôt par l'effet d'un des orages de la mère patrie. Quand la guerre éclatait sur l'ancien continent, elle éclatait par contre-coup en Amérique et dans les Indes. Capulets et Mantaigus, Guelfes et Gibelins se battaient sur les rives de l'Escaut ou du Danube, et les fils de ces guerriers européens luttèrent avec la même ardeur sur les plages de l'Asie, ou dans les forêts du nouveau monde.

Nous ne pouvons trop honorer ceux qui ont porté si loin et défendu si vaillamment notre drapeau. Ce n'est pourtant point par ses ardentes batailles et ses nombreuses victoires que la France s'est acquise une place si distincte dans l'histoire des colonisations, c'est par son esprit de justice et de mansuétude, par ses facultés d'attraction et d'assimilation.

Elle n'a point fait de cruelles ordonnances pour obtenir la plus abondante récolte de la terre conquise. Elle n'a point pour apaiser sa soif d'or, torturé d'innocentes peuplades vaincues. Elle n'a

point écrasé, ou refoulé dans de sombres régions, des milliers d'honnêtes familles pour n'avoir plus à leur disputer une parcelle de leurs domaines héréditaires.

Ah ! si en pensant à tout ce que nous avons possédé et à tout ce que nous avons perdu, il ne nous est pas possible de lire sans regrets la chronique de nos colonies, nous pouvons du moins la lire sans remords. Nulle de nos souverainetés n'a fait gémir l'âme d'un Las Casas ; nulle de nos coutumes n'a suscité un désir insatiable de vengeance dans le cœur d'un Montbars, et nul de nos gouverneurs n'a par ses rapacités enflammé la foudroyante éloquence d'un Burke et d'un Sheridan.

Dans nos entreprises de colonisation, il y avait un juste sentiment d'ambition nationale ; pour la plupart de ceux qui s'y associaient, la perspective d'un honnête négociant ou d'un fructueux labeur ; pour d'autres, un rêve de jeunesse, l'attrait de l'inconnu, l'espoir d'une action d'éclat ; sur chaque navire, à chaque migration, le prêtre et le gentilhomme, la croix et l'épée, le sentiment du devoir religieux et du devoir militaire.

Jacques Cartier le brave marin, dit en commençant sa relation de voyage : " Le dimanche, jour et feste de la Pentecoste, du commandement du capitaine, et bon vouloir de tous, chacun se confessa, et reçurent tous ensemble notre Créateur en l'église cathédrale de Saint-Malo, après lequel avoir reçu furent nous présenter au chœur de la dite église devant révérend père en Dieu, Monsieur de Saint-Malo, lequel en son estat épiscopal nous donna sa bénédiction."

Le père Marquette, en revenant des sombres forêts où il avait découvert le Mississipi, écrivait dans sa relation ces lignes touchantes : Quand tout le voyage n'aurait valu que le salut d'une âme, j'estimerais tous mes peines bien récompensées, et c'est ce que j'ay sujet de présumer, car lorsque je retournai nous passâmes par les Illinois, je fus trois jours à leur publier les mystères de notre foy dans toutes leurs cabanes, après quoy, comme nous nous embarquions, on m'apporta au bord de l'eau un enfant moribond que je baptisay un peu avant qu'il mourût par une providence admirable pour le salut de cette âme innocente."

En 1641, deux petits bâtiments partaient de la Rochelle pour le Canada. Sur l'un de ces navires était une sainte fille, mademoiselle Manse de Langres, qui renonçait à une brillante situation en son pays pour se dévouer à une œuvre de charité dans les régions sauvages ; sur l'autre navire était un gentilhomme champenois, M. de Maisonneuve, un prêtre, des soldats et des ouvriers, en tout, trente personnes.

Au mois d'août, les bons voyageurs arrivèrent à Québec. La colonie de cette ville essaya de les retenir. Elle se composait de deux cents âmes. Trente braves gens de plus, quel précieux renfort ! Mais M. de Maisonneuve s'était engagé à aller à Hochelaga, et il voulait accomplir sa promesse. En vain, on lui représenta les dangers auxquels il s'exposait en abordant, avec un si petit nombre de soldats, sur cette île occupée par une tribu considérable d'Indiens. Il répondait, en vaillant gentilhomme : " Je ne suis pas venu pour délibérer, mais pour agir. Y eût-il, à Hochelaga, autant d'Iroquois que d'arbres sur ce plateau, il est de mon devoir et de mon honneur d'y établir une colonie."

Au mois d'octobre, il atteignit les rives de Hochelaga, y construisit des cabanes et une chapelle en bois. Mademoiselle Manse organisa, au même endroit, un hôpital, et une religieuse de Troyes fonda l'institution où les jeunes filles devaient être élevés gratuitement.

Quelques tentes, au milieu des bois, une chapelle, revêtue d'un toit de feuillage, une cloche suspendue à un rameau de sapin, un asile pour les malades, une école pour les pauvres, tels furent les premiers éléments de la ville de Montréal, où l'on compte aujourd'hui quatre-vingt mille âmes¹.

En 1721. M. le chevalier de Fougères, commandant *le Triton*, de Saint-Malo, allait prendre possession de cette île si belle, si riante et si charmante, que nous avons appelée l'île de France, et qu'il faut, hélas ! maintenant appeler l'île Maurice. Sur la plage, il arborait le drapeau blanc et érigeait une croix décorée de fleurs de lis avec cette inscription :

Jubet hic Gallia mare crucem.

Ainsi, partout la ferme résolution du gentilhomme et les doux enseignements de l'Évangile. Partout aussi une pensée de conciliation et d'humanité.

Quand M. de Flacourt fut envoyé à Madagascar, avec le titre de gouverneur, il adressa aux habitants une harangue où il parlait de la grandeur du roi de France, mais surtout de sa douceur et de sa bonté.

Quelques années après, le gouverneur de Pondichéry, M. Martin, un homme d'un rare mérite, disait à ses amis et à ses subordonnés : " N'oublions pas que les Français étant ici les derniers venus, doivent, pour réussir, donner la meilleure idée de leur caractère."

C'est ainsi que nos colons ont inspiré, en pays lointains, ces sentiments d'estime et d'affection qui, souvent, leur ont été d'un si

¹ Cent sept mille âmes, d'après le dernier recensement, 1871. N. R.

grand secours dans les heures difficiles, dans la faiblesse de leurs armements, dans l'exiguïté de leurs ressources matérielles.

Par la durée de ces sentiments, on peut juger de leur profondeur.

L'Amérique du Nord a rompu violement les liens qui l'unissaient à l'Angleterre.

L'Amérique du Sud a, de même, longuement combattu pour se soustraire à la domination de l'Espagne.

Aucune de nos colonies n'a suivi cet exemple. Aucune ne s'est détachée de nous volontairement. Je ne parle pas de Saint-Dominique, cette île si fructueuse et si belle, bouleversée tout à coup par la trombe révolutionnaire, par l'éruption volcanique des plus effroyables passions. Nos planteurs étaient là justement aimés. Riches et généreux, ils faisaient, de leur fortune, un noble usage. Nul d'entre eux n'abusait de ses privilèges, et quelques-uns méritaient d'être cités comme des modèles de bonté. On disait proverbialement ; Heureux comme un nègre de Gallifet. Ces heureux nègres prirent, comme les autres, la torche et la hache, incendièrent, pillèrent et se plongèrent dans des flots de sang.

Des guerres désastreuses, des traités lamantables nous ont enlevé la plupart de nos anciennes possessions. Mais nous y avons laissé une profonde empreinte.

Un écrivain distingué de l'Angleterre, M. Anthony Trollope, a visité récemment les Antilles, et là, il a vu la persistance de l'attachement à la France dans des îles gouvernées autrefois par la France, non point sans interruption pendant des siècles, mais pendant un petit nombre d'années : la Dominique, Tabago, Sainte-Lucie, la Trinité ; la Trinité occupée primitivement par les Espagnols, puis par les Anglais, conquise et rendue à l'Espagne par les Français, puis de nouveau reprise par les Anglais ! Quelle langue, dit M. Trollope, croyez-vous que l'on parle dans cette île où nous avons un gouverneur, un conseil administratif, une garnison, et d'importants comptoirs ? L'Anglais ? Non. L'espagnol ? Non. Mais le français. Toute la population est française par l'idiome, par les habitudes, par le catholicisme.

A cet honnête aveu, M. Trollope ajoute : Il y a là un évêque catholique qui reçoit de l'Angleterre un traitement annuel et l'emploie entièrement en aumônes.

Là, comme partout où l'ancienne France a passé, son souvenir s'allie aux vertus du catholicisme, à l'esprit de charité.

A Saint-Vincent, on peut noter un autre exemple de l'attraction de nos émigrants. Les Anglais s'étant emparés de cette île, les Caraïbes, qui en occupaient une partie, se soulevèrent à trois

reprises différentes pour les expulser et faire revenir les Français dont ils regrettaient la domination.

L'Angleterre a eu plus de peine encore à conquérir et à garder notre île de France. Des colons de Bourbon s'y étaient établis au commencement du dix-huitième siècle, de braves gens, dit un historien anglais¹, modestes et polis, très-simples dans leurs habitudes, très-hospitaliers et fort peu soucieux de la fortune. M. de Labourdonnais fut un de leurs premiers gouverneurs, et Poivre le Lyonnais, le savant si sage, le fonctionnaire si zélé pour le bien public, propagea sur le sol les plus fructueuses cultures. Doucement et dignement, l'honnête colonie grandit. Ses vertus la sauvèrent du cyclone où s'abîma Saint-Domingue. Elle avait cependant aussi ses foyers dangereux. Dès le commencement de notre révolution, une certaine quantité d'individus se mirent à répéter les harangues des Grégoire, des Robespierre, et à proclamer les motions furibondes des jacobins. Dans la stupeur produite autour d'eux par les terribles nouvelles de Paris, ils organisèrent un club, constituèrent, à l'imitation des sans-culottes de France, un comité de salut public, et sur la place de Saint-Louis érigèrent la guillotine. Bientôt on vit arriver deux commissaires de la république, apportant la nouvelle loi.

Mais la masse de la population n'avait point le moindre goût pour ces belles réformes, et voulait y mettre fin. Citadins et campagnards se réunirent en si grand nombre, et d'un air si résolu, que la bande démagogique n'osa essayer de leur résister. Les commissaires furent reconduits poliment à leur navire, et, malgré leurs protestations, obligés de s'embarquer. Les clubs furent fermés, les jacobins dispersés, la guillotine démolie. L'île entière se confia de nouveau à la direction de M. de Malartic. Elle aimait ce gouverneur, qui lui avait été donné par Louis XVI. Elle aimait l'autorité royale.

Pendant les commissaires, furieux de leur échec, pouvaient la déclarer en plein état de rébellion et demander qu'elle fut sévèrement châtiée. Un amiral anglais qui stationnait avec une escadre dans le voisinage, lui offrit la protection du pavillon britannique. L'assemblée coloniale lui répondit: "En repoussant les commissaires de la république, nous n'avons fait que conserver cette colonie à la France, nous la trahirions en y laissant entrer ses ennemis."

Elle voulait rester française, cette loyale petite île, épanouie comme une corbeille de fleurs dans l'Océan indien, à trois mille lieues de la France. On a vu la force de sa bravoure et la persis-

¹ Ch. Pridham, *Mauritius and its dependencies*.

tance de sa fidélité pendant les guerres du consulat et de l'empire. Ni les armements des Anglais, ni les rigueurs d'un long blocus, ne pouvaient la décourager. Elle résistait à toutes les attaques, et supportait patiemment toutes les privations. Et quelle joie quand une de nos frégates, passant hardiment à travers les croiseurs ennemis, entrait dans le Grand port, ou dans le port Louis, quand un Linois, un Roussin, un Duperré, criblait de boulets un superbe *man of war*, et l'obligeait à se rendre. Puis l'un après l'autre arrivèrent ces audacieux marins qui ont tant de fois répandu la désolation dans la cité de Londres : Tréhouard, Perrot, Thomasin, Surcouf, le fabuleux Surcouf qui, avec un bateau pilote, enlevait à l'abordage les plus beaux bâtiments de la Compagnie des Indes.

Alors les jeunes gens de l'île de France ne pouvaient rester en repos. Ils sollicitaient l'honneur de servir sous les ordres de ces hommes intrépides, et couraient gaiement à tous les périls.

Mais un jour vint où l'île fidèle devait succomber. L'Angleterre, qui depuis longtemps désirait la conquérir, réunit tous les soldats qu'elle pouvait prendre à Madras, à Bombay, au Cap, à Ceylan ; 20,000 hommes d'infanterie et une formidable artillerie, 20 vaisseaux et 50 bâtiments de transport. Jamais, dit un écrivain anglais, on n'avait vu à la fois tant de canons et de navires dans la mer des Indes.

La pauvre colonie n'avait qu'un régiment et quelques batteries. Elle voulut pourtant se défendre, et ne se rendit qu'en dictant elle-même, pour ainsi dire, les conditions de sa capitulation.

Elle est devenue par la force des armes l'île anglaise. Elle est restée par ses affections l'île de France.

Il y a là des librairies où l'on ne trouve que des livres français, un théâtre où l'on ne représente que des pièces françaises, et dont l'orchestre a longtemps refusé de jouer le chant britannique : *God save the king*, Le nom de La Bourdonnais, le vrai fondateur de la colonie, est dans tous les cœurs, son portrait dans toutes les maisons, ses Mémoires dans toutes les bibliothèques.

Quand les créoles de cette terre poétique arrivent à nous ; par leur grâce native, par la beauté particulière de leur physionomie, ils nous représentent les vivantes images d'une fiction aimée. Ils sont du pays de Paul et Virginie. Ils ont grandi dans l'avenue des Pamplemousses, près du ruisseau des Lataniers. Par leur langage, leurs prédilections et leur esprit, ils sont Français. Nous devons croire qu'ils sont nés sur les bords de la Seine, et qu'ils y reviennent ayant fait un voyage sous le ciel d'or des tropiques.

Nous avons perdu vers le milieu du siècle dernier une autre colonie, dont nous ne pouvons sans émotion nous rappeler le

dévouement et les souffrances : c'est l'Acadie, aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse. Celle-là aussi nous aimait et désirait garder notre drapeau. Quand elle fut abandonnée aux Anglais, elle se résignait à reconnaître leur pouvoir, mais, à aucun prix, elle ne voulait prendre les armes contre la France. Ni les promesses ni les menaces n'ayant pu vaincre sa résistance, le gouvernement anglais, redoutant de laisser cette inflexible population dans un pays où il n'avait alors que de faibles moyens de défense, prirent une effroyable résolution.

En 1754, les villages acadiens furent livrés aux flammes, et, à la lueur de leurs toits embrasés, 7,000 Français furent entassés sur des navires, et jetés comme de vils troupeaux sur les côtes de la Pensylvanie, de la Virginie et de la Caroline, sans autres ressources que le peu de hardes et de provisions qu'ils avaient pu dérober aux ravages de l'incendie. On vit alors ces malheureux errant à l'aventure, repoussant les services de ceux qui parlaient la langue de leurs bourreaux, et ne se reposant que dans le wigwam des Indiens, qui, touchés d'une telle infortune, leur apportaient des aliments, et les guidaient dans les forêts. Les Acadiens voulaient rejoindre la colonie française de la Louisiane. Ils voulaient se rallier à la bannière qui les avait abandonnés. Sans s'inquiéter de la longueur de la route, ni des dangers du voyage, ils allaient, dans leur sublime amour pour la France, à la recherche de cette terre habitée par des Français.

La moitié d'entre eux périt en route, sur les deuves ou dans les marais. Les autres, après des fatigues inouïes, arrivèrent à la Louisiane, où ils furent accueillis avec une tendre commisération. Le gouverneur leur donna des instruments d'agriculture, leur assigna un terrain au bord du Mississipi. Là s'établit, à l'endroit qui a gardé le nom de côte des Acadiens, une colonie de laboureurs, dont les habitants se distinguent encore par la simplicité de leurs mœurs, par leur culte pour les anciennes traditions françaises.

Dans une de ses plus émouvantes compositions, Longfellow, le célèbre poète américain, a décrit la beauté champêtre de notre ancienne Acadie, les coutumes patriarcales de ses habitants, les joies innocentes de leurs foyers, puis le déchirement de cœur de ces braves familles, chassées de leurs villages par le fer et le feu, séparées l'une de l'autre dans leur exil, errant au hasard dans des régions inconnues, sans amis, sans asile, sans espoir (*friendless, homeless, hopeless*), et le religieux dévouement du prêtre, et l'angélique figure d'Évangéline, la fille du fermier.

Trois de nos colonies ont été ainsi illustrées par trois grands écrivains : l'Acadie, par Longfellow ; l'île de France, par Bernardin de Saint-Pierre ; la Louisiane, par Chateaubriand.

Elle voulait aussi rester attachée à la France, cette vaste terre des Natchez, des Chactas, baptisée du doux nom de Louisiane par la France, conquise par nos Lasalle, nos Iberville, nos Bienville, consacrée par l'enseignement de nos missionnaires et le sang de nos soldats.

Notre fatal traité de 1763 la cédait à l'Espagne. A cette nouvelle, un cri de douleur retentit dans toute la colonie. Une protestation contre cette incroyable cession fut aussitôt envoyée à Paris. Une vive résistance aux désirs de l'Espagne s'organisa sous la direction d'un groupe d'hommes énergiques. Le premier gouverneur espagnol, Antonio de Ulloa, courba la tête devant ce soulèvement et se retira. Son successeur arriva à la Nouvelle-Orléans avec 4,500 hommes. Que pouvait faire notre faible milice contre cette armée ? Elle se soumit. Mais cette soumission ne suffisait point au nouveau maître. Il fit arrêter quatorze des principaux habitants de la Nouvelle-Orléans, accusés, les malheureux ! d'une trop grande fidélité à la France. L'un d'eux fut tué au moment où il disait adieu à sa femme ; six autres, conduits dans la citadelle de la Havane, et les sept derniers, condamnés à mort, exécutés.

En 1800, l'Espagne nous rendit cette colonie ; et en 1803, Napoléon, par une combinaison politique, la vendait aux Etats-Unis.

On sait par quels combats elle a essayé de rompre ses liens fédératifs. J'ai eu le bonheur de la voir avant cette lutte, où elle a versé tant de sang. Elle était alors riche et riante. En un clair et tiède automne, je m'en allais de village en village, partout admirant la magnificence de la végétation dans ces vastes plaines traversées par le Mississippi, et l'activité du mouvement industriel associé au labeur agricole. Partout aussi dans des mœurs héréditaires, dans des coutumes et des sympathies traditionnelles, je retrouvais les traces de la France ; et, à la Nouvelle-Orléans, toute une population française occupant une place considérable dans les diverses classes de la société : ouvriers et rentiers, négociants et magistrats, de hauts fonctionnaires qui, dans leur élévation sur la terre américaine, se plaisaient à parler de la terre de France, et de grandes maisons où, au nom de ce pays aimé, on était accueilli avec une affectueuse courtoisie.

Autour de ces descendants de nos anciens colons, l'élément anglo-saxon est cependant plus actif et plus fort que dans le Canada.

Le Canada ! Jamais je n'oublierai l'impression que je ressentis en le visitant pour la première fois. Je venais de traverser une partie des Etats-Unis, qui, je dois le dire, ne m'avaient point converti à leur république. Après un dur trajet dans des wagons égalitaires, et sur des bateaux non moins égalitaires, après deux ou trois transbordements au milieu d'une foule tumultueuse et batailleuse, soudain quel changement ! Devant moi, dans des plaines paisibles, s'élèvent des maisons avec le jardin et l'enclos, comme on les voit en Normandie. A mes yeux apparaissent des physionomies dont je me plais à observer l'honnête et bonne expression ; à mes oreilles résonne l'idiome de la terre natale. Mon cœur se dilate ; ma main serre avec confiance une autre main. Je ne suis plus en pays étranger. Je suis sur le sol du Canada, dans l'ancien empire de nos pères. Quel empire ! De l'est à l'ouest, un espace de cinq cents lieues. A l'une de ses extrémités les profondeurs du golfe Saint-Laurent ; à l'autre, le lac Supérieur, le plus grand lac de l'univers. Entre ces deux immenses nappes d'eau, des forêts d'où l'on peut tirer des bois de construction pour le monde entier, des pâturages, des champs de blé et de maïs, les rustiques *loghouses* des défricheurs le long des clairières, les riants villages, les villes superbes au bord des fleuves et des rivières, et toutes les œuvres de l'industrie et de la science moderne : chemins de fer, bateaux à vapeur, télégraphes. Cette belle contrée, trois fois plus étendue que l'Angleterre et l'Irlande, était à nous, et se rejoignait par le bassin du Mississipi à la Louisiane, conquise aussi par nous. Et de tout cela, plus rien à la France, pas le moindre hameau. Non. Mais la France est là vivante en un plus grand nombre de familles qu'au temps où elle avait là ses citadelles et ses gouverneurs. Sa conquête territoriale lui a été enlevée ; sa conquête d'affection s'est accrue par l'accroissement continu de la population. Entre Québec et Toronto, il y a maintenant 700,000 Canadiens d'origine française¹.

Qu'on se figure une de ces plantes dont un coup de vent emporte le germe sur une plage lointaine où il prend racine, où il se développe, où il produit des rejetons qui, peu à peu, s'élèvent au milieu d'un amas de plantes étrangères. C'est l'image de cette population française si petite d'abord, mais si ferme, qui a grandi entre les tribus indiennes, qui les a graduellement dominées, et qui maintenant conserve sous le régime britannique, dans les villes comme dans les campagnes, les traits distinctifs de sa nationalité ; dans les livres et journaux, des hommes instruits, des écrivains de talent et des salons où règnent encore ces habitudes de bonne grâce, d'ex-

¹ Dans le haut Canada environ 30 000 ; dans le bas Canada. 670 000.

quise politesse dont la France a donné le modèle au monde entier.

Dans les campagnes, l'humble travail agricole de l'habitant, c'est ainsi que l'on désigne les descendants de nos anciens colons, comme si eux seuls résidaient à poste fixe dans le pays, comme si les Anglais et les Américains qui y sont venus successivement étaient seulement des passagers.

Et le fait est qu'il reste solidement établi dans sa ferme, cet honnête habitant. Si petite qu'elle soit, il ne pense point à la quitter; il ne se laisse point séduire par tout ce qu'il entend raconter des fructueuses plantations en d'autres contrées, des spéculations du commerce et de l'industrie. Si petite qu'elle soit, il se plaît à la cultiver, content de vivre au lieu où il est né et de faire ce que son père a fait.

Si en cheminant par les sentiers du Bas-Canada, vous rencontrez un de ces habitants, soyez sur que, jeune ou vieux, le premier il vous saluera très-poliment, et pour peu que vous témoigniez le désir de vous arrêter dans son village, il vous invitera à visiter sa maison, une très-humble maison, mais très-propre, les murs blanchis à la chaux et des fleurs sur les fenêtres; point de meubles superflus ni de provisions luxueuses; quelques jambons peut-être et quelques bouteilles de vin dans le cellier, pour les jours solennels; nulle grosse somme dans l'armoire, mais certainement deux ou trois actes qui constatent la filiation de cet honnête paysan et son origine. Ce sont ses titres de noblesse. Il sait par là que son aïeul est venu de la Normandie ou de la Bourgogne, de la Bretagne ou de la Franche-Comté. Si vous pouvez lui parler de la province à laquelle se rattachent ses traditions de famille, il en sera très-touché. Heureux philosophe! La modération de ses goûts écarte de lui la griffe de l'avarice et de l'ambition. Ses habitudes d'ordre et de travail lui donnent le bien-être, sa croyance héréditaire, sa croyance religieuse lui assure la paix du cœur.

Nous devons rendre justice aux Anglais. En prenant possession du Canada, ils s'engageaient à respecter son culte, ses institutions, ses coutumes, et ils ont loyalement tenu leur promesse. Les seigneurs canadiens ont gardé leurs prérogatives, les fermiers leurs contrats, le clergé catholique ses dotations et ses privilèges. J'ai vu à Montréal une procession sortant de la cathédrale en grande pompe, et défilant entre deux lignes de soldats anglais, revêtus de leur uniforme de parade, debout et silencieux dans l'attitude la plus respectueuse.

Jadis, notre empire canadien s'appelait la Nouvelle-France. En le voyant aujourd'hui avec ses lois, ses mœurs d'un autre temps et

sa langue qui a gardé la sévère élégance du dix-septième siècle, nous pourrions bien l'appeler l'ancienne France, et j'ajouterais, la fidèle, la charmante France.

Hélas ! notre pays a bien souffert quand ces diverses colonies d'Asie, d'Afrique, d'Amérique lui ont été enlevées, et ces colonies qu'il avait gagnées par sa sympathique nature plus que par ses armes, souffraient aussi d'être séparées de lui. Maintenant, qu'elle douleur plus cruelle que toutes les autres ! maintenant ce ne sont plus des régions étrangères, des peuplades lointaines qui doivent, par une guerre implacable, nous être arrachées, mais les deux belles branches de notre grand chêne, les deux nobles filles de notre monarchie, les deux chères sœurs de nos provinces ! O Dieu quel déchirement et quel deuil !

Alsaciens et Lorrains condamnés à subir la loi de l'étranger, ils ne peuvent se soumettre à ce fatal arrêt ; ils abandonnent leurs champs, leurs foyers pour fuir le nouvel étendard qui flotte sur leur sol, pour garder leur liberté de souvenirs et d'affection. Comme des enfants effarés et éplorés, ils invoquent le secours de la France, leur mère, ils désirent se réfugier dans son sein, et la France, éplorée comme eux, leur ouvre ses bras et s'efforce, par son amour, d'apaiser leurs angoisses.

Ah ! si elle devait jamais succomber, cette France qui a été de tout temps si brave et si humaine, qui a tant répandu de toutes parts ses sentiments inépuisables de bon vouloir, de justice et de commisération, si elle devait jamais succomber à la pression d'une force brutale, elle pourrait dire, comme la *Thecla de Wallenstein*, avec un noble et triste orgueil : "J'ai vécu ! j'ai aimé !"

Mais la puissance d'attraction dont la Providence l'a douée lui donne une vitalité impérissable. En dépit de ses orages et de ses désordres, il faut qu'on l'aime, cette France généreuse ; il faut que jusque dans les régions les plus éloignées, elle conquière sans cesse de nouvelles sympathies. Ceux que ses égarements révoltent, et ceux qui voudraient l'opprimer se sentent à tout instant séduits par son intelligence, subjugués par ses actes de courage et de dévouement.

OEuvres d'art et de science, vertus chevaleresques et religieuses, là est la gloire de son passé ; là doit être son soulagement dans ses dernières catastrophes, et son espoir dans l'avenir.

XAVIER MARMIER.

DECISION DE ROME.

Mgr. LaRocque, évêque de Saint-Hyacinthe, a adressé la circulaire suivante au clergé de son diocèse :

Québec, pendant le Concile, 19 Mai 1873.

Messieurs et Chers Collaborateurs,

Personne de vous n'ignore qu'à l'occasion de son beau discours sur l'*Action de Marie dans la Société*, le Très Révd. M. Raymond avait été décrété de *gallicanisme* et de *libéralisme* : ce qui depuis la publication de l'Encyclique *Quanta cura* et du Syllabus qui l'accompagnait, ainsi que des Constitutions et Décrets du Saint Concile du Vatican, équivalait assurément à être entaché d'hérésie. Vu son titre de Grand-Vicaire et sa charge de Supérieur du Séminaire Diocésin, le Révd. M. Raymond ne serait certainement pas le seul coupable, s'il était en effet imbu de pareilles doctrines, aujourd'hui formellement condamnées dans l'Église, s'il allait surtout jusqu'à les enseigner, d'après ce qui lui aurait été bien amèrement reproché. Gardien né de la Foi en ma qualité d'Evêque, j'eusse été encore plus coupable que lui, si j'avais souffert qu'il infiltrât par ses opinions et ses enseignements l'erreur et l'hérésie dans le Clergé qu'il a charge et mission de former, et par là même dans toute l'Église de St. Hyacinthe, et cela en présence et comme représentant à double titre du Premier Pasteur du Diocèse, qui aurait de plus commis la faute de l'approuver publiquement, en le félicitant sur les doctrines et l'à propos de son discours, au moment où il descendait de la tribune d'où il venait d'adresser la parole à un assez nombreux auditoire.

L'accusation répétée par des voix ou des organes dont il eut été bien permis de ne tenir aucun compte, était malheureusement tombée de trop haut pour qu'il fût possible de n'y pas faire attention. Aussi je me hâtai d'invoquer, et je pressai le vénérable accusé de réclamer en même temps que moi la justice et le jugement du Saint-Siège. Par le canal de Mgr. l'Archevêque de Québec, à Rome

dans le moment, qui consentit volontiers à se charger de l'affaire, l'accusation était déferée sans aucun délai à la S. C. de La Propagande, qui la renvoyait immédiatement au Tribunal dont elle ressortait naturellement, La Congrégation du St. Office. Et ces jours derniers, Mgr. l'Archevêque de Québec recevait de S. E. le Cardinal Préfet de la Propagande le document ci-dessous, dont il est de mon devoir de vous faire part, pour ma satisfaction et celle du digne Ecclésiastique, notre ami à tous, attaqué par des gens qui eussent dû y regarder à deux fois, avant de se décider à agir ainsi à son égard. L'explicité de ce document ne saurait manquer de vous frapper, et il est plus que permis de penser que ce n'est pas sans dessein que la Sacrée Congrégation a voulu s'exprimer si formellement.

Je n'ai pas besoin de vous dire la consolation que m'a apportée cet important document. Il serait encore plus superflu de vous parler de la joie et du bonheur qui ont inondé le cœur et l'âme de Monsieur le Grand-Vicaire et Supérieur du Séminaire, si jaloux de son orthodoxie, et si zélé défenseur de toutes les doctrines et de tous les enseignements de l'Eglise, en recevant de la main de Mgr. l'Archevêque copie de la sentence juridique par laquelle le Saint-Siège le déclare exempt de tout blâme et de toute censure. Je n'ai aucun doute que vous n'éprouviez tous une satisfaction bien vive et bien profonde, en apprenant que le diocèse tout entier, en la personne de l'Evêque et de son digne Grand-Vicaire, se trouve ainsi honorablement vengé des odieuses imputations dont on avait si témérairement osé le charger.

Voici maintenant le texte et la traduction de l'heureux instrument de notre joie et de notre triomphe :

Illustrissimo ac Reverendissimo Archiepiscopo Quebecenci.

Illustrissime et Reverendissime Domine,

In coram vobis habitis, feriâ IV, die 12 nuper elapsi mensis martii, Emi. Inquisitores generales ad examen revocaverunt orationem cui titulus, *L'Action de Marie dans la Société*, à J. S. Raymond, Vicario Generali diœcesis Sti Hyacinthi prolatam, ac deinde typis editam. Porro laudati Emi. Patres eâdem oratione ac præsertim postremis tribus paragraphis accurate perpensis, in quibus R. P. D. Episcopus Marianopolitanus ali quid adinveni putavit doctrinæ Catholicæ minus conforme, et præ oculis etiam habitis declarationibus à præfato Vicario Generali exhibitis, judicarunt nihil censuræ dignum eâdem in oratione reperiri.

Quod Amplitudini Tuæ significans precor Deum ut Te diù incolumem servet.

Romæ, ex Edi. S. C. de P. Fide, die 3 April 1873.

Ampl. Tuæ uti Frater addictissimus.

(Sig) AL. CARD. BARNABO, Præ.
JOANNES SIMEONI, Secrius.

(Pro vero agrapho.)

C. A. MAROIS, Ac. Sub-Secrius-

Illme et Revme Seigneur. Dans leur assemblée de mercredi le 12 mars dernier, les Eminentissimes Inquisiteurs Généraux ont soumis à l'examen un discours ayant pour titre, "*L'action de Marie dans la Société*," prononcé par le Rév. M. Raymond, Vicaire-Général du Diocèse de St. Hyacinthe, et depuis rendu public par le moyen de la presse.

Or les dits Emes Inquisiteurs, après avoir soigneusement examiné ce discours, et particulièrement les trois derniers paragraphes dans lesquels le R. Père et Seigneur Evêque de Montréal avait cru qu'il se trouvait quelque chose de peu conforme à la doctrine catholique, et après avoir aussi eu sous les yeux les déclarations présentées par le susdit Vicaire-Général, ont jugé qu'il ne se trouve rien dans ce discours qui mérite *censure* !

Et en faisant connaître ce jugement à Votre Grandeur, je prie Dieu de vous conserver longtemps en parfaite santé.

Rome—Collège de la Propagande, — 3 Avril, 1873. De Votre Grandeur le très dévoué Frère (signé) Al. Card. Barnabo, Préfet, Jean Simeoni, Secrétaire (vraie copie.) A. S, Marois Ac Sous-Secrétaire.

Heureux du plaisir que vous causera indubitablement la présente communication, je me souscris, avec bien de l'affection, Messieurs et Chers Collaborateurs.

Votre bien dévoué serviteur,

† C. EV. DE ST. HYACINTHE.

LE BATTEUR DE SENTIERS.

SCÈNES DE LA VIE MEXICAINE.

I. — LE MALENTENDU.

Le voyageur européen qui, après une délicieuse relâche à l'île de Cuba, pénètre dans la rade de Vera-Cruz à travers le triangle formé par le fort de Saint-Jean d'Ulúa¹, l'île Sacrificios et l'île Verte, et, pour la première fois, salue la grande terre américaine, éprouve un sentiment de tristesse inexprimable à la vue de cette ville bâtie au milieu des sables, encerclée de lagunes marécageuses, de dunes arides, et dont les alentours sont entièrement privées de verdure.

Puis, lorsque le regard se porte sur ces maisons, basses, noires, mal construites, groupées sans ordre, sur ces rues étroites et tortueuses, encombrées d'immondices et de débris de toutes sortes, que de hideux *zopilotes*, espèces de petits vautours noirs seuls chargés de l'assainissement de la ville, se disputent avec des cris discordants, jusque sous les pieds des passants, on comprend aussitôt les ravages terribles que cause dans cette malheureuse cité l'effroyable *comito negro*.

Aussi n'est-ce qu'en proie à une instinctive terreur que l'étranger se décide enfin à poser le pied dans cette Josaphat lugubre.

Après être sorti de la ville et avoir traversé, sous le poids acca-

¹ Et non *Ulloa*, comme les Français le nomment fautivelement.

blant d'un soleil torride, cinq lieues environ de broussailles rabougries et marécageuses, la végétation tropicale prend enfin le dessus, des bois magnifiques surgissent de toutes parts, et on trouve blotti comme un oiseau frileux, sous le feuillage, le charmant village de Medellin, fondé par don Gonzalo de Sandoval, un des héroïques compagnons de Cortez, et qui, dans la saison où le vomito sévit avec fureur à la vera-Cruz, sert de refuge aux négociants riches de cette ville aux grands propriétaires de la Tierra-Caliente.

Medellin est une délicieuse oasis jetée au milieu de l'affreux désert qui enserme la Vera-Cruz; tous les plaisirs s'y donnent rendez-vous, et ses ombrages hospitaliers rendent la vie aux malades dont un séjour trop prolongé *al puerto* a détruit la santé.

Un vendredi de la seconde quinzaine du mois de juin 1860, entre deux ou trois heures de la *tarde*, deux individus d'assez mauvaise mine étaient assis, face à face, dans une pulqueria de Medellin, buvant du *tepache de pina*, ou bière d'ananas, boisson rafraîchissante, qui, malgré la fermentation, conserve toute la saveur du fruit, fumant de minces cigarettes de maïs, et causant presque à l'oreille l'un de l'autre, tout en jetant, de temps en temps, malgré l'isolement complet où ils se trouvaient, des regards inquiets autour d'eux.

C'était l'heure de la siesta. Medellin dormait sous l'action dévorante d'un soleil de plomb. Du ciel pâle tombait sur le sol, qu'elle brillantait de réverbérations, une lumière blanche, il n'y avait pas un souffle dans l'air; moins celle de la pulqueria, toutes les portes étaient closes. Ça et là, des leperos dormaient étendus le long des murs, la tête à l'ombre et les pieds au soleil.

Des chevaux complètement harnachés, attachés à un anneau scellé dans le mur de la pulqueria, troublaient seuls le silence qui régnait dans le village en frappant du pied le sol pour se débarasser des taons et des moustiques qui les obsédaient.

Le pulquero, assis derrière son comptoir, d'où il surveillait ses malencontreuses pratiques, luttait vainement contre le sommeil, et laissait vaciller sa tête d'une épaule à l'autre avec le mouvement régulier d'une pendule.

Les deux hommes dont nous avons parlé étaient jeunes, ils avaient vingt-huit à trente ans à peine; leur teint bronzé, leurs visages, aux traits anguleux, et leur physionomie cauteleuse, basse et ironiquement sournoise, les faisaient au premier coup d'œil, reconnaître pour Indiens de pur race.

Ils portaient le costume de *Jarochos*, ainsi qu'on nomme les habitants de la campagne et du littoral de la Vera-Cruz, costume

primitif, mais qui ne manque pas d'un certain cachet d'étrangeté pittoresque.

Ils avaient le chapeau de paille aux larges ailes retroussées par derrière, le mouchoir sortant du chapeau comme une résille et dont les plis flottants protègent les épaules contre les rayons du soleil, la chemise de toile à jabot serrée au cou par une agrafe d'or, le caleçon de velours de coton vert garni d'une profusion de boutons curieusement guillochés, ouvert au genou et tombant en pointe jusqu'à la moitié de la jambe, les hanches serrées par une large faja de crêpe de Chine rouge. A un anneau de fer attaché à cette faja était suspendu, sans fourreau, un machete, sabre droit, à la lame étincelante et à la poignée en corne sans garde; leurs pieds étaient nus. Sur la table, près d'eux, étaient jetés leurs zarpés, aux couleurs tranchantes; deux carabines reposaient, la crosse à terre, entre leurs jambes.

A l'époque où commence notre histoire, Juarez n'était pas encore maître de Mexico; le centre de son gouvernement était placé à la Vera-Cruz, où il résidait, et les environs de cette ville, occupés par ses troupes, étaient désolés par des bandes de pillards et de maraudeurs, appartenant aux guérillas de Carvajal, de Cuellar et autres chefs de corps justement exécrés par les populations paisibles de ces contrées à cause de leur férocité et de leurs habitudes de pillage, qui les faisaient redouter même de leurs partisans, qu'ils n'épargnaient pas plus que leurs ennemis politiques lorsque l'occasion s'en présentait.

Les guérilleros de Juarez étaient d'abord et avant tout voleurs de grands chemins, leurs convictions politiques ne marchaient qu'en seconde ligne; leur grande affaire était le meurtre et le vol.

Juarez, du reste, était si parfaitement édifié sur la moralité de ces dignes soldats, qu'il se gardait bien de les laisser entrer dans la Vera-Cruz, qu'ils auraient, sans hésiter, mis à sac; il préférerait leur abandonner les campagnes, arrangement contre lesquels les guérillos ne réclamaient pas, car ils y trouvaient leur profit en arrêtant les caravanes, les *conductas de plata*, et, au besoin, en prenant d'assaut les haciendas qui se trouvaient à dix et même vingt lieues de leurs campements.

La force faisait loi; la terreur régnait dans cette partie des Terres Chaudes, où les guérillos étaient les seuls et véritables maîtres.

Les deux personnages que nous avons mis en scène avaient, malgré leurs costumes excentriques, toute la mine d'appartenir à l'une ou l'autre des guérillas dont nous avons parlé.

Cependant le temps s'écoulait, trois heures étaient sonnées depuis déjà près de vingt minutes, les portes commençaient à se rouvrir; quelque rares passants se hasardaient dans les rues; Medellín renaissait à la vie.

— Le diable soit de l'homme et du rendez-vous qu'il nous a donné ! s'écria un des inconnus en frappant si rudement la crosse de sa carabine contre le sol, que le pulquero releva brusquement la tête avec un geste d'effroi, en lançant autour de lui des regards effarés.

— Encore un peu de patience, cher compadre, répondit son compagnon d'un ton conciliateur, ce caballero aura sans doute été empêché.

— Vous prenez facilement votre parti de ce retard, No Carnero, fit le premier en haussant les épaules; *Voto a brios !* pour un rien je partirais.

— Ce serait une folie, señor Pedroso, et, permettez-moi de vous dire, je ne reconnaitrais pas là votre prudence habituelle.

— Je m'ennuie à la mort de demeurer ainsi les bras croisés; si encore nous faisons quelque chose.

— Que faire ? nous n'avons pas même la ressource de tailler un *monte*, reprit Carnero en souriant, nos forces sont trop égales.

— C'est vrai, reprit Pedroso sur le même ton; ce tepache m'affa-dit le cœur; je n'ose boire de mezcal ni de refino, car il nous faut conserver notre sang-froid au cas où...

— Chut ! dit vivement Carnero en posant son doigt sur sa bouche, les murs ont des oreilles ici.

— C'est juste, compadre; mais alors trouvez, inventez quelque chose.

— J'avoue humblement mon incompetence en pareille matière; je n'ai jamais brillé par l'invention. Ah ! tenez, cependant, il y a une chose que nous pourrions faire.

— Laquelle, cher compadre ? parlez vite.

— S'il nous est interdit de jouer entre nous, qui nous empêche de proposer une partie à notre hôte; il semble s'ennuyer à peu près autant que nous. Il est là qui dort à moitié, une taille de monte le réveillera.

Eh ! eh ! fit Pedroso avec un sourire narquois c'est une idée, cela. Mais que jouerons-nous ? il faut intéresser la partie.

— Dame ! jouons-lui d'abord le montant de la consommation; après, eh bien ! nous verrons.

Pedroso fit un mouvement pour se lever.

— Attendez, dit son compagnon en lui posant sa main sur ra
voici peut-être un partenaire qui nous arrive.

Un cavalier s'était arrêté devant la porte ; après une seconde ou deux d'hésitation, il mit pied à terre attacha son cheval et entra dans la pulqueria.

Après avoir négligemment porté la main à son cheval, le nouveau venu s'assit en face des deux Indiens, et appela l'hôte en frappant du poing sur la table placée devant lui.

Le pulquero, brusquement réveillé, mais contrarié d'être contraint de quitter son siège, se leva d'un air maussade et alla nonchalamment demander à l'étranger ce qu'il désirait boire.

—Du tepache de pina, répondit celui-ci d'une voix brève, et faites vite, s'il vous plaît ; je suis pressé.

— Il faut du temps, reprit l'hôte en grommelant ; mais cependant il se décida, bien que de mauvaise grâce, à apporter ce qu'on lui demandait ; puis il se hâta de retourner à son siège, afin de rattraper, si faire se pouvait, son sommeil si brusquement interrompu.

L'étranger, sans paraître remarquer les façons peu engageantes du pulquero, remplit son verre, et le vida deux fois coup sur coup avec l'empressement d'un homme en proie à une soif ardente ; puis, après avoir poussé un hum ! de satisfaction, il tordit une cigarette, retira un mechero d'or guilloché de son dolman, battit le briquet alluma sa cigarette, et s'enveloppa d'un nuage de fumée bleuâtre et odorante, au milieu duquel il disparut entièrement.

Pendant que l'étranger se livrait à ces diverses occupations avec l'aisance d'un homme qui sait qu'il se trouve dans un lieu public où il est libre d'agir à sa guise, les Indiens l'examinaient à la dérobée avec la plus sérieuse attention

Voici quel fut à peu près le résultat de leurs observations.

L'étranger avait trente ans au plus ; sa taille, élevée, était bien prise, ses gestes prompts et plus élégants. Il avait le front pur et bien développé, le nez droit, les yeux noirs et pleins d'éclairs, la bouche railleuse, surmontée d'une fine moustache cirée et relevée avec soin ; bref, sa physionomie, belle sans être efféminée, avait une expression de bravoure et de loyauté remarquable.

Il portait le gracieux costume des campesinos des provinces du nord : dolman et culotte en drap bleu ; le dolman galonné en or, était ouvert et laissait voir une fine chemise de batiste brodée et une cravate de soie jaune, dont les bouts étaient passés dans une bague, ornée d'un diamant d'un prix considérable ; la culotte, retenue aux hanches par une faja en crêpe de Chine à franges d'or, était galonnée et garnie d'une double rangée de boutons d'or curieusement ciselés ; ses jambes étaient enveloppées dans des *botas vaqueras*, morceau de cuir brun brodé avec soin, attachées au dessous du

genou par une jarretière tissée d'argent. De grands et forts éperons d'argents étaient attachés à ses talons ; sa *manga*¹, soutachée d'or était négligemment relevée sur son épaule, et il était coiffé d'un riche chapeau de paille de *zipijapa*. Une longue rapière, dont la garde et la coquille étaient ciselées, pendait à son flanc gauche ; deux revolvers à six coups étaient passés dans sa ceinture, et le manche d'un couteau sortait de sa *bota vaquera* droite.

Ainsi armé, l'étranger était en mesure de faire face à plusieurs adversaires à la fois, et, en cas d'attaque imprévue, de vendre chèrement sa vie.

Son cheval, qu'on apercevait attaché à la porte, portait des harnais couverts d'ornements en argent ; d'un côté de sa selle, était attachée une *reata* lovée avec soin, et, de l'autre, une courte carabine richement damasquinée.

—Hum, dit à voix basse Pedroso à son compagnon, c'est un *forastero* (étranger).

Je le crois *tierras a dentro* (provinces du centre) et non *costeno* (des côtes) comme nous, répondit celui-ci sur le même ton.

—C'est quelque riche *haciendero* de l'intérieur qui vient assister aux fêtes de Medellin.

—Si nous nous en assurons.

—Comment cela ?

—Dame, en le lui demandant tout uniment.

Pedroso jeta un regard de côté sur l'étranger ; celui-ci ne semblait aucunement s'inquiéter de ses voisins.

—Je sais bien que ce moyen serait infailible, reprit l'Indien, mais je ne sais pourquoi ce diable d'homme ne m'inspire qu'une médiocre confiance.

—En quel sens ?

—Je crains qu'il méconnaisse la pureté de nos intentions et qu'il se fâche.

—Cette remarque ne manque pas de justesse, mon cher compadre ; ce cas est épineux ; nous ne sommes pas en nombre, il faut attendre.

—Oui, attendons, dit vivement Pedroso ; d'ailleurs, il faudra bien qu'il se décide à sortir, et alors nous verrons. C'est étonnant comme son dolman m'a donné dans l'œil.

—Et à moi donc. Voyez-vous cher compadre, il est évident pour moi que cet homme est un partisan du traître Miramon, et, par conséquent, un ennemi de la patrie ; notre devoir est de l'arrêter.

¹ Manteau ressemblant au poncho chilien.

—Oui, mais pas tout de suite ; bien que vous et moi nous soyons braves et même téméraires, la partie serait trop inégale en ce moment.

Pendant cet aparté, auquel il avait paru ne pas arrêter la plus légère attention, et que du reste il lui aurait été impossible d'entendre, l'étranger avait laissé le haut de son corps penché en arrière et s'appuyer contre le mur ; sa tête était tombée sur sa poitrine ; il avait fermé les yeux, et, maintenant, il semblait être complètement endormi.

Les deux Indiens avaient fait silence et l'examinaient attentivement.

Au bout de quelques minutes, Pedroso se leva avec précaution, traversant la salle à pas de loup, et, après avoir fait un geste de menace au pulquero, il s'approcha tout doucement du dormeur. Carnero s'était levé en même temps ; mais, au lieu de suivre son compagnon, il s'était glissé du côté de la porte.

Les deux drôles s'étaient entendus d'un regard, leurs dispositions avaient été prises en un instant, ils s'étaient partagé la besogne ; le sommeil de l'étranger leur donnait beau jeu.

L'un se chargeait de dévaliser l'homme, l'autre d'enlever le cheval. Cette double tentative était hardie. Le pulquero, complice tacite de cette mauvaise action, suivait, avec tout l'intérêt d'un véritable amateur, les manœuvres savantes des bandits.

Carnero avait atteint la porte ; déjà il tenait la longe du cheval, qu'il se disposait à couper. Pedroso, penché sur le dormeur, glissait doucement sa main gauche dans la poche de son dolman, tandis qu'il levait au-dessus de sa tête sa main droite, armé d'un long couteau, prêt sans nul doute à en faire usage au plus léger mouvement de l'homme qu'il essayait de voler. Déjà les doigts aguerris du bandit avaient senti les mailles soyeuses d'une bourse bien garnie ; avec une dextérité extrême il l'attirait peu à peu à lui.

Soudain, il y eut un coup de théâtre. Pedroso roula sur le sol à demi étranglé et une balle siffla aux oreilles de Carnero, qui se laissa tomber de frayeur.

L'étranger était debout et terrible au milieu de la salle, un revolver à chaque main.

A cette péripétie imprevue, et qui changeait si subitement la face des choses, le pulquero, enthousiasmé, poussa un cri d'admiration :

—Bien joué ! dit-il en battant des mains.

Cependant Pedroso s'était relevé tout meurtri de sa chute.

— *Voto a bríos!* Caballero, dit-il sans autrement s'émouvoir, êtes-vous donc épileptique? A-t-on jamais vu traiter d'honorables caballeros de la sorte.

—Le fait est, appuya Carnero, qui s'était hâté de rejoindre son compagnon, que vous n'avez pas le réveil caressant, cher senor. On avertit, au moins, quand on veut faire de ces choses-là; un peu plus, j'étais mort.

—Et moi, dit piteusement Pedroso, qui prenais tant de précautions pour vous réveiller doucement et sans secousse.

—Rendez-donc service aux gens, firent en chœur les deux drôles en levant les mains et les yeux au ciel.

L'étranger sourit d'un air narquois.

—Il y aurait-il donc eu malentendu entre nous, senores, dit-il.

—Le plus complet, senor; vous allez en juger, s'écria vivement Pedroso.

—Vous allez reconnaître, caballero, combien vous vous êtes trompé sur nos intentions.

—Votre parole me suffit, senores, répondit l'étranger avec une exquise politesse.

—Non, non, laissez-moi vous expliquer, insista Pedroso.

—C'est inutile, je reconnais que j'ai eu tort, senores; veuillez donc m'excuser, d'autant plus que, grâce à Dieu! il ne vous est rien arrivé de fâcheux.

—Hum! fit l'un, vous m'avez si fort serré la gorge, que c'est à peine si je puis retrouvé ma respiration.

—Quelques lignes plus bas et j'étais mort, ajouta l'autre.

—Je suis au désespoir, senores, de m'être aussi grossièrement trompé sur votre compte, reprit l'étranger toujours railleur; mais vous m'excuserez lorsque vous saurez que j'habite ordinairement la frontière indienne ce qui fait que continuellement menacé, je suis devenu fort soupçonneux.

—Nous nous en sommes aperçus à nos dépens, senor, répondit Pedroso; mais, puisque vous le désirez, assez sur ce sujet.

—Merci, caballeros, et, maintenant que nous sommes d'accord permettez-moi de vous offrir de prendre votre part de la bouteille, de refino de Cataluna que notre hôte va nous servir.

—Nous acceptons votre invitation avec joie, cabalero, répondit Pedroso, non à cause du refino que vous nous offrez si généreusement, mais afin de vous prouver que toute rancune est éteinte dans nos cœurs.

Cela dit, les deux bandits s'installèrent en face de l'étranger, qui se contenta, pour toute réponse, de sourire avec ironie à ce compliment effronté, et qui donna au pulquero l'ordre d'apporter la

bouteille d'eau-de-vie, ce que celui-ci, complètement reveillé maintenant, s'empessa de faire.

II. — LE MARCHÉ.

Lorsque les verres eurent été remplis et vidés trois ou quatre fois, sous l'influence alcoolique de la liqueur, les langues se délièrent, et on causa. Mais, ainsi que cela arrive presque toujours en semblable circonstance, au lieu d'interroger l'étranger, ainsi qu'ils en avaient l'intention, les deux Indiens se virent, au contraire, obligés de répondre aux questions que, sans paraître y attacher d'importance, il ne cessait de leur faire, et si grâce à cette manœuvre habile, ils n'apprirent rien sur le compte de l'homme qu'ils avaient essayé vainement de dévaliser, ils n'eurent bientôt plus de secrets pour lui, et au bout de quelques minutes, il sut parfaitement à quoi s'en tenir à leur égard.

Constatons en passant que la biographie de ces deux honorables citoyens n'était aucunement édifiante.

Jarochos, nés à Manantial, ils avaient été contraints, à la suite de coups de couteau distribués avec une déplorable libéralité, de quitter leur village, et de vivre, ainsi qu'ils le disaient, d'expédients, c'est-à-dire en écumanant les grandes routes de la république ; cette existence tant soit peu précaire menaçait de se terminer un jour ou l'autre par une catastrophe, lorsque, heureusement pour eux la guerre avait éclaté entre Miramon et Juarez.

Les deux drôles avaient à plusieurs reprises eu des relations d'intérêt avec Carvajal, c'est-à-dire qu'ils l'avaient aidé à arrêter des caravanes, et parfois même la diligence de Mexico à la Vera-Cruz ; ces antécédents militaient en leur faveur, Carvajal les reçut avec distinction dans sa cuadrilla, et, depuis cette époque, ils avaient fructueusement continué le cours de leurs déprédations sous l'égide tutélaire de leurs opinions politiques.

Voilà, en résumé, quelle était l'histoire des senores Pedroso et Carnero, histoire que l'étranger écouta sans sourciller d'un bout à l'autre, et à laquelle, ce qui flatta considérablement les bandits, il sembla vivement s'intéresser.

Un assez long silence suivit cette confidence faite, par le senior Pedroso, avec cette verve et cette facilité d'élocution particulière aux Mexicains.

Il est un fait singulier à noter dans ce pays, c'est que à quelque classe de la société que les individus appartiennent, ils s'expriment avec une élégance remarquable et un choix d'expressions tel que, à part le costume qui même souvent est à peu

près le même pour tous les individus, il est impossible en général à un voyageur européen de reconnaître quel rang tiennent dans le monde les gens avec lesquels le hasard le met en rapport, leperos, marchands, bandits, généraux ou lettrés, leur parler est aussi fleuri, leur politesse aussi exquise, et leur façon aussi distinguées ; aussi dans ces brusques revirements de fortune si ordinaires au Mexique qui, du cargador d'hier font le colonel d'aujourd'hui, ou métamorphosent un pauvre diable de péon en un mineur millionnaire le nouveau favori de la fortune n'est nullement étonné de son changement, il se trouve à sa place toute suite et ne commet jamais une de ces monstrueuses bévues qui désespèrent nos parvenus européens en les faisant immédiatement reconnaître pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des malotrus dégrasés.

Après avoir de nouveau rempli les verres, l'étranger rompit enfin le silence.

— *Voto a brios!* senores, dit-il avec bonhomie, si votre vie a été accidentée, avouez qu'elle a été aussi pleine d'émouvantes péripéties, et si maintenant vous êtes à peu près retirés des affaires au moins vous avez conquis une honorable position.

— Oui, oui répondit Carnero en faisant claquer sa langue contre son palais, la position n'est pas mauvaise.

— L'avenir est à nous, ajouta Pedroso avec emphase en engloutissant d'un trait le contenu de son verre.

— Comme souvent, continua l'étranger, le hasard se plat à nous donner des regrets.

— Des regrets !

— Mon Dieu oui, je me dis que maintenant que vous avez l'honneur de servir S. Exc. don Benito Juarez, la sérieuse responsabilité dont vous êtes chargés doit absorber tous vos instants, de telle sorte que vous n'avez plus la faculté de vous occuper d'affaires comme vous le faisiez antérieurement.

— Cette observation est de la plus grande justesse, caballero, répondit Pedroso en se rengorgeant, d'autant plus que nous pouvons nous flatter de posséder la confiance entière de notre illustre chef, le colonel Carvajal.

— C'est un grand homme, fit l'étranger.

— Oui, il entend à merveille le métier de guérillero, reprit Pedroso, cependant nous ne sommes pas tellement tenus par notre service, qu'il ne nous reste encore bien du temps pour nos affaires particulières.

— Bien que dévoués de cœur à la patrie, ajouta Carnero, majestueusement, nous ne voulons point cependant négliger nos intérêts.

—Dites-vous vrai, señores, s'écria l'étranger avec un mouvement de joie.

—Nous vous en donnons notre parole de caballeros, señor, reprit Pedroso, et la preuve, c'est que en ce moment même nous attendons...

—Silence, cher compadre, interrompit Carnero, ceci n'intéresse nullement ce caballero ; d'ailleurs notre parole lui doit suffire

—Et elle me suffit, señor, soyez en convaincu.

Les trois hommes se saluèrent cérémonieusement.

—Une autre bouteille de refino, commanda l'étranger.

Le pulquero obéit avec empressement. Lorsque les verres furent remplis de nouveau, l'étranger s'accouda sur la table, pencha le haut du corps en avant, et après avoir jeté un regard soupçonneux autour de lui :

—Eh bien ! causons dit-il.

—Causons, soit, répondirent-ils.

—C'est de la discussion que jaillit la lumière, observa sentencieusement Pedroso.

L'étranger sourit.

—Aimez-vous l'argent ? fit-il.

—Nous préférons l'or, répondirent-ils aussitôt.

—Bon, nous pourrons nous entendre alors.

—C'est probable, firent-ils en échangeant un regard entre eux.

—Si vous trouviez l'occasion de gagner beaucoup d'or, facilement et en peu de temps, la saisissez-vous ?

—Sans hésiter, dit Carnero.

(A Continuer.)

BIBLIOGRAPHIE.

Canadian Parliamentary Companion, for 1873, 8th edition. By Henry J. Morgan, advocate, author of the "Bibliotheca Canadensis," &c, Printed by John Lovell 12me. 563 pages.

D'année en année, depuis dix ans, M. Morgan ajoute à son livre sous le double rapport du volume et de l'exactitude. Le *Parliamentary Companion* est indispensable à ceux qui se mêlent un tant soit peu de politique et d'affaires publiques, et le nombre en est grand, on le sait. Dans la province de Québec, l'éditeur ne rencontre que peu d'encouragement, ce qui est étrange. Est-ce à cause de la langue ? Non, évidemment, car les canadiens-français qui prennent intérêt à la chose publique lisent au besoin les journaux anglais comme ceux de leur langue, il devrait en être de même du *Companion*. Dans ce siècle de mouvement et d'emploi du temps, les livres dits de référence sont précieux, il en faut, on ne saurait s'en passer, Nos compatriotes d'origine anglaise comprennent cela bien mieux que nous, aussi ont-ils le soin de publier et d'encourager la publication de nombreux recueils qui nous arrivent tous les ans et qui deviennent douze mois de l'année, des *Compagnons* de bureau utiles, commodes et faciles à consulter sur une variété de matières.

B. S.

Essai d'Interprétation de l'Apocalypse, par J. B. Rosier Coze, doyen honoraire de la Faculté de Médecine de Strasbourg, in-12 de XXXIV-256 pages, 50 cts. Paris, chez Victor Palmé, Montréal, J. E. Rolland & Fils, Libraires.

Encore un livre provoqué par le besoin qui nous tourmente de connaître l'avenir, livre sérieux, du reste, et qui mérite bien cette appréciation de Mgr. L'Evêque de Strasbourg. "Non seulement l'auteur n'avance rien qui soit contraire à la foi et bonnes mœurs ; mais il cherche partout à réveiller la piété dans les âmes, et, dans plus d'un passage, il fait voir à la société contemporaine qu'elle ne peut trouver son salut, qu'en entrant dans la cité de Dieu." Une telle appréciation, faite par un juge si compétent, en dit

plus que nous ne saurions le faire. Il nous suffira de dire que l'idée dominante du travail de Mr. Coze est, que l'Apocalypse est le tableau des procédés par Dieu, pour amener toutes les générations au salut éternel, qu'il contient l'histoire générale de l'humanité, et qu'il peut se garder d'en appliquer les passages à tels ou tels faits particuliers, parceque cette divine prophétie embrasse tous les temps, tous les pays, toutes les tentatives des ennemis de l'Eglise, sous toutes les formes. L'auteur procède en donnant d'abord le texte latin, et la traduction française du livre sacré puis l'interprétation, c'est en un mot, un commentaire suivi, savant et remarquable de l'Apocalypse.

Politesse et savoir-vivre, à l'usage des pensionnats des demoiselles; par Mme Bourdon, sixième édition, in-18, 189 p., 18 cents. Tournai, Mme Vve. Casterman, éditeur. Montréal, J. B. Rolland & Fils, Libraires.

Non moins excellent que les lettres d'une jeune fille, est le charmant petit volume *Politesse et savoir vivre* qui, sous une autre forme, semblerait d'abord être la reproduction du précédent. Il en diffère cependant, ou plutôt il le complète par de nouveaux détails et des conseils plus pratiques encore, donnés aux jeunes personnes sur la politesse et le savoir-vivre. C'est ici, avant tout, la politesse au point de vue chrétien qu'on explique, et qu'on s'efforce d'inspirer aux jeunes filles, par d'aimables et gracieuses leçons ou par des exemples parfaitement choisis. Il a déjà été publié plusieurs ouvrages portant un titre analogue et ayant le même objet. Celui-ci s'adresse spécialement aux jeunes personnes. Quoique court, il est plus complet, plus attrayant. Il nous a paru sans défaut. On peut le résumer par ces paroles du grand Apôtre qui en sont les premières lignes, et dont le livre lui-même, avec ses mêmes détails, n'est, après tout que le corollaire pratique, et l'application de la vie chrétienne. "Que tout ce qui est véritable et sincère, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui est aimable, tout ce qui est d'édification et de bonne odeur, tout ce qui est vertueux, et tout ce qui est louable dans le règlement des mœurs, soit l'entretien de vos pensées."
